



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

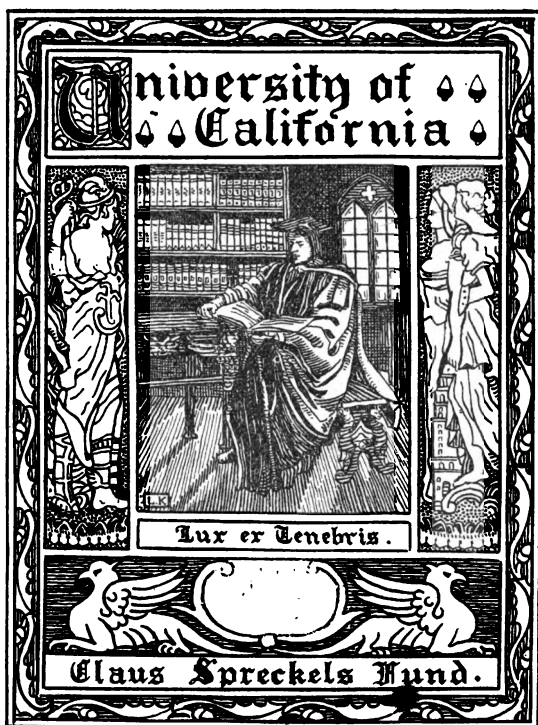
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

UC-NRLF



QB 83 705

YC 74021







**HENRI IV**

**ET**

**LE MINISTRE DANIEL CHAMIER**



# HENRI IV

ET LE MINISTRE

DANIEL CHAMIER

D'APRÈS

UN JOURNAL INÉDIT DU VOYAGE DE CE DERNIER A LA COUR

EN 1607

FRAGMENT D'HISTOIRE

Lu à l'Académie des Sciences morales et politiques  
le 25 mars 1854

*Précédé et suivi de quelques considérations et documents pour servir à l'étude du  
caractère de Henri IV*

PAR M. CHARLES READ

Chef du Service des Cultes non catholiques au Ministère de l'Instruction publique  
et des Cultes, Secrétaire du Conseil central des Eglises réformées de France,  
Président de la Société d'Histoire du Protestantisme français.

---

PARIS

A. DURAND

5, Rue des Grès-Sorbonne

AMYOT

Rue de la Paix, 8

1854





## TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
DÉDICACE. . . . .	5
AVANT-PROPOS. . . . .	9
MÉMOIRE SUR HENRI IV et DANIEL CHAMIER. . . . .	21
I. — Daniel Chamier. . . . .	id.
II. — Le Journal du voyage de Chamier à la cour en 1607. . . . .	30
III. — Henri IV et Daniel Chamier. . . . .	34
APPENDICE de l'avant-propos. . . . .	65
I. — Sur le caractère de Henri IV. . . . .	65
II. — Sur l'abjuration de Henri IV. . . . .	66
III. — Sur les rançons que payâ Henri IV pour se rendre maître de ses bonnes villes de Paris et autres. . . . .	72
IV. — Remonstrance adressée à Henri IV par un fidèle sujet, le 2 août 1592. . . . .	76
V. — Harangue de D'Aubigné à Henri IV, avant sa conversion. . . . .	91
VI. — Lettres de la reine Elisabeth à Henri IV, au sujet de son abjuration. . . . .	94



## **LETTRE A M. CHARLES BAUDIN,**

**PREMIER SECRÉTAIRE DE L'AMBASSADE DE FRANCE  
A LONDRES.**

*Cher ancien camarade et honorable ami ,*

*Je satisfais un besoin de mon cœur en dédiant cet opusculé à la mémoire vénérée de votre glorieux père, l'Amiral CHARLES BAUDIN.*

*S'il ne venait de nous quitter pour le monde meilleur , s'il était encore avec nous , je n'aurais point eu cette pensée. Je connaissais mieux que personne cette sincère modestie et cette simplicité pleine de charme, qui le portaient à décliner les hommages provoqués par son rare mérite. La considération du devoir pouvait seule lui faire admettre certaines distinctions, et si, tout récemment , il avait consenti que j'inscrivisse son nom en tête d'une publication administrative, à laquelle il*

*attachait d'ailleurs un vif intérêt, c'était uniquement comme représentant officiel de ces Eglises réformées, qui lui furent si chères.*

*Aujourd'hui, c'est à l'homme privé qui m'honora de sa douce et précieuse amitié, c'est au bienveillant coreligionnaire qui seconda efficacement mes investigations historiques, que je veux offrir, en souvenir reconnaissant, ce fragment d'histoire auquel il s'intéressait d'une manière toute particulière. Je veux acquitter ici une dette envers le zélé collaborateur de la Société de l'Histoire du Protestantisme français; envers celui qui avait accueilli cette œuvre naissante avec tant d'empressement, qui enrichit le premier de ses Bulletins d'une dépouille vraiment opime, lorsqu'il m'adressa une communication si touchante et si remarquable sur les Fragments d'un Registre matricule des Galères de Marseille (galères peuplées par Louis XIV de martyrs de la foi protestante), et lorsqu'avec votre consentement il fit don aux archives de notre Société, de ces mêmes fragments heureusement conservés par lui, comme un douloureux, mais glorieux trophée (1).*

*Que de fois il me témoigna sa profonde admiration pour l'histoire de nos églises protestantes! Il tenait pour certain que notre France eût eu de meilleures destinées, si elle n'avait point méconnu et persécuté la*

(1) *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, N<sup>o</sup> 1 et 2, mai et juin 1862, t. I, p. 52, 70 et 505.

*Réforme ; il était fermement convaincu que bien des épreuves eussent été épargnées à notre pauvre patrie , si ses anciens gouvernements s'étaient montrés , envers le Protestantisme , moins aveugles et moins iniques ; si la lumière morale , si l'intelligence des vrais intérêts du pays , les avaient dirigés , au lieu de ces tristes faiblesses , de ces funestes préjugés , de ces détestables mobiles de la politique humaine , qui pervertirent même les moins mauvais , et furent cause qu'ils détournèrent pour longtemps de ses véritables voies le royaume tréschrétien.....*

.....Si mens non læva fuisset !

*ajoutait-il , par une de ces citations classiques , pleines d'à-propos et de sens , qui lui étaient familières.*

*Je me rappellerai toujours avec quelle intime satisfaction il me parla des éloquents articles de critique publiés naguère par le plus éminent publiciste de notre époque , M. S. de Sacy (1). Dans ces pages , écrites avec une si grande élévation de talent , votre excellent père retrouvait l'exposition des nobles principes qui l'animaient , et que bien souvent j'eus le bonheur de l'entendre développer avec la vraie et pénétrante éloquence qui le caractérisait , celle qui vient du cœur.*

*En dédiant ces quelques feuilles à la mémoire de l'Amiral , je ne fais donc que lui rendre un tribut bien*

(1) *Notamment à propos de l'Histoire des Protestants de France , de M. de Félice ; de celles de la Littérature Française à l'étranger , de M. Sayous , et des Protestants réfugiés de M. Ch. Weiss. (Journal des Débats des 26 mai 1852 , 9 mars et 5 octobre 1853.)*

*légitime. Le document historique , qui a été l'objet de mon étude, l'avait beaucoup frappé ; il se faisait un plaisir de le relire dans la nouvelle forme que je lui donne ici, et il eût agréé avec son affectueuse bonté l'hommage particulier du premier exemplaire d'ami que j'eusse été si heureux de lui offrir..... La mort rapide m'a devancé ! Qu'il me soit permis du moins de lui en faire ici une publique dédicace. Recevez-la en son nom, vous, son digne héritier, avec l'expression de ma bien profonde sympathie.*

Paris, 10 juin 1854.

CHARLES READ.



## AVANT-PROPOS.

---

De combien de publications de toute nature Henri IV n'a-t-il pas été l'objet ! Après le tribut des contemporains, après les *Chronologies* de Palma-Cayet, la *Décade* de Le Grain, l'*Histoire* de Matthieu, les *Economies royales* de Sully, la *Biographie* de Péréfixe, etc. sont venus, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la grande *Epopée* virgilienne de Voltaire, puis les *compilations* sans nombre et les *Éloges* académiques, que remit ensuite à la mode un estimable opuscule publié en 1785 par l'abbé Brizard, sous ce titre : *De l'amour de Henri IV pour les lettres* (1). Enfin, à la chute de l'empire, en 1815, dans la ferveur de la restauration bourbonnienne, ce fut, on s'en souvient, un débordement d'enthousiasme, un déluge de panégyriques et d'apo-

(1) Petit in-18, plein de notes et d'observations intéressantes, et qui est devenu fort rare. *L'Esprit de Henri IV* ou *Anecdotes*, etc. avait paru en 1770 in-8° et fut bien des fois réimprimé. Nous en avons sous les yeux une édition in-12 de 1790.

théoses, dans tous les formats et dans tous les genres (1). On prôna, on exploita, dans l'intérêt politique du moment et jusqu'à satiété, le type chevaleresque

Du seul roi dont le peuple eût gardé la mémoire.

Aussi un historien de nos jours a-t-il été bien fondé à dire, en présentant au public une notice sur Henri IV, que c'était un *sujet usé par toutes les sortes d'adulations* ; mais il a pu en même temps ajouter, avec non moins de raison, qu'en dépit de toutes les rapsodies de la flatterie ce sujet si rebattu était *neuf encore pour la vérité* (2).

Il était réservé à notre époque d'en fournir la preuve, en rassemblant les matériaux épars de ce beau monument de la *Correspondance de Henri IV*, — que l'abbé Brizard avait eu l'honneur de concevoir et que le ministère de M. Villemain eut le mérite d'exécuter, — et en nous donnant enfin le portrait original, « l'image authentique du grand monarque, tracée par lui-même (3). »

(1) Alors foisonnèrent *L'Esprit de Henri IV*, *Les Fastes de Henri IV*, *La Petite Henriade*, *Henri IV peint par lui-même*, et tant d'autres *Henri* de circonstance, « dédiés (selon la formule) à tous les bons Français. » — Mais dès 1818, un anonyme publia *Henri IV et les Jésuites*, in-8°. Ce fut comme le signe avant-coureur de cette réaction qui fit pleuvoir bientôt après les pamphlets anti-jésuitiques.

(2) Feu M. A. Bazin, *Revue de Paris* du 8 janvier 1837.

(3) Rapport de M. Villemain, en tête du *Recueil des lettres missives de Henri IV* publié par M. Berger de Xivrey, membre

Les six premiers volumes actuellement publiés de ce recueil ont déjà fourni aux études historiques une part importante de la riche moisson qui leur était promise, et ont, dès à présent, donné lieu à de sérieuses appréciations, tant sur le caractère personnel et politique du premier des Bourbons, que sur l'œuvre même dont il fut tout à la fois l'instrument et l'agent (1). L'éditeur avait cru pouvoir affirmer à l'avance qu'aucun des traits si connus dont se compose pour nous la figure traditionnelle de Henri IV ne serait effacé par la publication de ses écrits. Et en effet, à mesure que s'est développée cette grande autobiographie épistolaire, on a reconnu « cette heureuse et rare nature, ces qualités d'esprit et de caractère merveilleusement équilibrées, auxquelles la nécessité avait joint une expérience précoce et le malheur ses salutaires épreuves ; » on a pris sur le fait « ces vives allures d'esprit, cet imperturbable bon sens, cette irrésistible séduction de langage qui sem-

de l'Institut, tome I, 1843, in-4°. Dans sa préface, M. Berger rend à l'abbé Brizard le juste hommage qui lui est dû, pour l'appel qu'il avait le premier adressé au public et l'intention qu'il avait manifestée de former un semblable recueil. La tâche était au-dessus de ses forces, mais il eut l'intelligente initiative de cette idée, que nous voyons aujourd'hui si heureusement réaliser.

(1) Voir entre autres trois articles remarquables de M. L. de Carné, *Revue des Deux-Mondes* des 15 février et 1<sup>er</sup> mars 1845, et de M. J. Rabanis, *Bulletin des Sociétés savantes*, n° du 18 février 1854.



ble , à tort cependant , exclure la préméditation ou le calcul , pour ne laisser paraître que le mouvement spontané d'une pensée toujours prête , ou l'expansion involontaire d'un sentiment toujours vrai (1) ; » on a vu grandir ce prince « d'autant de jugement que de courage , aussi propre aux transactions qu'à la guerre , aussi habile à résister à ses amis qu'à triompher de ses adversaires , marchant vers son but avec une rare persistance , sachant entretenir le dévouement des siens sans leur en payer jamais le prix au préjudice de ses intérêts , combinant enfin tous les profits du calcul avec toutes les séductions de la spontanéité ; l'homme le plus propre à maîtriser une société dissolue , qui , longtemps exploitée par des médiocrités ambitieuses , ne pouvait manquer , ne fût-ce que par lassitude , de se reposer sous la main du plus persévérant et du plus habile (2) ; » en un mot , on a pu dire avec vérité que nous possédions désormais un portrait de Henri de Bourbon plus ressemblant , plus vivant encore que les toiles de Rubens et de Porbus , et se détachant en pleine lumière sur le fond de l'histoire de son temps.

Ces témoignages si bien rendus sont assurément mérités. Mais n'ont-ils rien d'excessif dans l'éloge ? Où est la juste part du blâme ? N'y a-t-il qu'à admirer dans la carrière que parcourt sous nos yeux le héros béarnais ? Est-ce donc un tableau sans ombres que la vie de Henri IV ?

(1) M. Rabanis , *loc. cit.*

(2) L. de Carné , *loc. cit.*

Tel est le prestige inhérent à ce caractère éminemment français dont il nous offre une si complète personification, que même par des juges sévères, ou qui voudraient l'être, ses vertus seules lui sont pour ainsi dire comptées, et le reste est volontiers mis en oubli, ou motive à peine quelques timides restrictions ! Et ce reste, cependant, ce ne sont pas seulement les « brillants péchés » et les honteuses faiblesses, inscrites en tant de pages du recueil de ses lettres ; mais c'est aussi ce système de conduite qui, en un jour fatal, lui fait du même coup renier la religion de sa mère et séparer sa cause de celle de ces fidèles compagnons d'armes qui viennent de répandre leur sang pour lui conquérir sa couronne ! Nous savons ce qu'en pensent le tiers-parti et les politiques : ce n'est pas là pour eux une tache dans sa vie ; c'est une nécessité d'État, c'est un sacrifice commandé par la sagesse... Qu'il nous soit permis de dire que cela ne nous semble pas démontré, et cela fût-il même jusqu'à un certain point établi, nous alléguerions encore à l'encontre, non l'opinion des huguenots, mais ces belles paroles (trop peu remarquées) de deux catholiques du temps, gens de bien et de sain jugement, un conseiller et un évêque, qui, au rapport de L'Estoile, « eussent trouvé bien aussi bon et meilleur que le roy fust demeuré en sa religion, que la changer comme il a fait : car en matière de conscience il y a un Dieu là haut qui nous juge, le respect duquel seul doit

*forcer les consciences des rois, non le respect des royaumes et couronnes, ni les forces des hommes.* » — « *Je n'en attends que malheur!* » ajoutait prophétiquement le digne prélat (1).

Dans notre conviction, les circonstances ne faisaient pas à Henri IV un devoir si impérieux de fouler aux pieds tout sentiment de conscience et de gratitude, tout respect divin et humain, et d'en agir ainsi qu'il le fit dès-lors et dans la suite envers ceux qu'il avait quittés. C'est là un côté de la vie du premier des Bourbons qui n'a encore été guère envisagé. C'est, entre bien d'autres, un point de l'histoire du protestantisme français trop complaisamment négligé jusqu'ici par les historiens, et sur lequel les travaux qui se poursuivent, les pièces inédites qu'on exhume, jetteront sans doute un nouveau jour (2). Les quatre sections déjà publiées du *Recueil des Lettres*

(1) « *Le Roy est vulnérable à présent!* » disait de son côté le conseiller. (*Journal de L'Estoile*, fin de juillet 1593.)

(2) L'article qui sera consacré à Henri IV dans le 5<sup>e</sup> volume de la *France protestante* contiendra, sans nul doute, une étude concluante de ces questions. Voir déjà les documents, pour la plupart inédits, publiés sous ce titre : *L'abjuration de Henri IV et le parti réformé*, dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*; t. I, pp. 36, 105, 152, 154, 279, et t. II, p. 115. Le *Discours au Roy par un steno sujet et serviteur*, est une pièce des plus remarquables et faite pour contenter les plus difficiles; encore n'est-ce qu'un texte mutilé. Nous en avons retrouvé depuis une copie du temps que nous avons l'intention de publier à nouveau.

*missives* contiennent à cet égard de nombreux enseignements qu'il s'agit seulement d'y chercher, et le complément qui se prépare, pour les quatre dernières années du règne, ne peut manquer d'en produire encore.

C'est à cette dernière période et à cet ordre de considérations que se rapporte un document sur lequel, grâce à une bienveillance dont nous sentons tout le prix, il nous a été donné d'appeler, par le travail qu'on va lire, l'attention d'une savante compagnie; et l'accueil qu'elle a bien voulu faire à notre communication nous a encouragé à la publier séparément.

Les pièces que comprend l'ouvrage formé par les soins de M. Berger de Xivrey ne sont pas exclusivement des *Lettres missives* de Henri IV, c'est-à-dire des dépêches de sa main; on y a aussi admis certaines *harangues*, certains *discours*, *propos* ou *paroles* recueillis de sa bouche par des tiers, tels que les célèbres allocutions et réponses adressées à messieurs du parlement, en 1598, à l'occasion de l'Édit de Nantes, en 1603, sur le rétablissement des jésuites, et à messieurs du clergé, en 1605, au sujet du Concile de Trente (1). On a très-bien fait, sans contredit, de ne pas s'en tenir trop strictement au titre adopté. L'absence de tels morceaux eût été une bien regrettable

(1) « Henri IV, dit M. Berger de Xivrey, n'a peut-être jamais rien prononcé de mieux que cette réponse, faite dans un jardin, au mois de décembre, quoique plusieurs de ses autres harangues

lacune (4) ; car ce sont peut-être les pièces les plus saillantes, celles dans lesquelles leur auteur se peint le plus au vif. Nulle part ailleurs que dans ces improvisations, le génie du Béarnais ne ressort avec plus de vérité et d'éclat. Là se vérifie surtout cette faculté supérieure dont il était doué et que d'Aubigné définit : « une promptitude et vivacité miraculeuse et par delà le commun. » La correspondance émanée de lui révèle incontestablement sa profonde habileté, les inépuisables ressources de sa pensée et les grâces infinies de son esprit : il suffit de rappeler quelques-uns de ces inimitables chefs-d'œuvre, la lettre de 1578 à M. de Batz, celles à la comtesse de Grammont, à Gabrielle d'Estrées, à la reine (en particulier celle du 3 septembre 1604), et mille autres... Mais si le

sient dû à la solennité de la situation ou à la gravité des circonstances une plus grande célébrité..... Elle permet de juger tout ce qu'un bon sens exquis et un esprit aussi vif que fin fournissaient naturellement d'heureux effets de style à Henri IV. » (*Lettres missives*, t. VI, 1853, p. 565, note.)

(1) Comment, par exemple, aurait-on pu omettre, dans une telle publication, la fameuse harangue à l'assemblée des Notables tenue à Rouen, en 1596? — Mais nous ne trouvons pas, à sa date, la réponse faite, à Amiens, le 21 août 1594, aux députés pour la capitulation de Beauvais. Ces deux pièces furent imprimées ensemble avec luxe, en 1787, à l'imprimerie de Monsieur, gr. in-8°. La dernière, dont nous possédons une autre édition du même temps, se trouvait dans les papiers relatifs à l'édit de réduction, à l'hôtel de ville de Beauvais. Elle est d'une grande importance à certains égards.

style d'une correspondance nous montre l'homme, c'est toujours avec quelque chose de plus ou moins prémédité et convenu ; combien souvent dans une lettre, le naturel n'est lui-même qu'un artifice. Est-ce à dire qu'on doive être moins en garde contre Henri IV *parlant* que contre Henri IV *écrivant* ? Non certes ! toutefois, il est incontestable que c'est dans ces *réponses orales*, que nous venons d'indiquer, c'est dans ces *apostrophes*, dans ces *harangues*, qu'il faut le voir payer comptant, comme on dit, de sa personne, et faire paraître, dans toute leur mesure, la vigueur et la souplesse incomparables de son caractère ; c'est là qu'il revit véritablement tout entier, et qu'on peut saisir le secret de ce puissant ascendant qu'il eut sur ses contemporains, et qu'il semble exercer encore sur la postérité.

Notre document est une de ces sources qui le font apprécier dans les conditions dont nous parlons. Il est des plus précieux à notre avis, ayant même un avantage sur les harangues que nous signalions à l'instant ; car ce n'est pas le personnage officiel qui s'y montre, ce n'est pas Henri IV « en habit royal, avec l'épée et la cape, » comme lui-même dit un jour, « mais en pourpoint, et parlant familièrement ; » ce sont des audiences, des conversations, pour ainsi dire *sténographiées*, c'est Henri en déshabillé, en tête à tête avec un ministre de l'église réformée, avec l'un des chefs ecclésiastiques les moins

accommodants du parti, et à cette époque de son règne, où, — de plus en plus mécontent de *ces bons huguenots* qui l'avaient aidé à monter sur le trône, et auxquels il avait fait, en les abandonnant, une inguérissable blessure, — il se sentait entraîné à une rupture et à une hostilité tôt ou tard inévitables. C'est donc le roi de Navarre, qui, transformé décidément en souverain catholique, joue son rôle devant nous, dans une de ces conjonctures si délicates, sous un de ces aspects si curieux à observer, que présente sa destinée. Nous ne voulons pas insister, ni entrer dans des détails qui feraient double emploi avec ceux qu'on lira tout à l'heure; nous voulons seulement fixer, et par la nature de notre pièce et par sa date, l'intérêt spécial qui s'y attache.

Nous ne sommes plus au temps où Henri regrettait son abjuration, où, s'ouvrant à son ami le Landgrave Maurice, « il l'assurait plusieurs fois avec « grandes protestations, qu'il était encore dévoué à « la religion et que même il avait le dessein d'en « faire de nouveau, avant sa fin, une confession « publique (1). » Ces épanchements intimes sont de 1602. Mais nous sommes en 1607, à un moment où Henri avait été peu à peu amené à vouloir réaliser cette vieille promesse faite en 1594 aux députés de

(1) Entretien du Landgrave de Hesse avec Henri IV, le 5 octobre 1602. V. *Correspondance*, etc., publiée par M. de Rommel. Paris, 1840, in-8°, p. 79.

Beauvais , « de réduire au giron de l'Eglise ces huguenots qu'il avait appris à manier , durant les vingt-deux ans qu'il avait été leur chef ; » nous sommes à un moment où il songeait à tenir parole aux adversaires de ces mêmes huguenots et à les nantir du gage si ardemment convoité par eux : *l'abjuration de Sully*. Voici ce que Mézeray nous apprend à ce sujet : « Henri dit à la reine qu'il vouloit détacher » Sully autant qu'il le pouvoit du parti des huguenots , et le mettre par ce moyen en état d'être plus « facilement détrompé de leur créance. A ce propos , il confessa à la reine qu'au commencement « qu'il fit profession d'être catholique , il n'embrassa « qu'en apparence la vérité de la religion pour s'assurer en effet sa couronne ; mais que depuis la « conférence qu'eut à Fontainebleau le cardinal Du « Perron avec Du Plessis Mornay , il détestait autant « par raison de conscience la créance des huguenots , « comme par raison d'Etat. En cette occasion et « plusieurs autres , il lui dit que les huguenots « étaient ennemis de l'Etat , que leur parti feroit « un jour du mal à son fils , s'il ne leur en faisoit (1). »

*S'il ne leur en faisoit !...* C'est là un passage bien significatif : il éclaire d'une sombre lueur toute cette époque et donne la clé des événements qui suivirent.

(1) *Histoire de la Mère et du Fils*, t. I, p. 16.



On se souviendra au besoin que le trop véridique historien tenait de Marie de Médicis elle-même les renseignements contenus dans son livre.

Nous n'ajouterons rien à ces rapprochements, à ces réflexions préliminaires, déjà trop longues sans doute, mais dont il nous a paru utile d'accompagner le fragment qui va suivre. Pour que l'histoire soit digne de ce beau titre d'*institutrice des mœurs*, de *maîtresse de la vie*, que lui a décerné un ancien (1), il faut apparemment qu'elle soit complète et vraie avant tout, qu'elle porte avec soi sa moralité, qu'elle ait en soi son *ἐπιμύθηον*, sans lequel elle reste au-dessous même de la fable; et plus le personnage dont elle nous reproduit les traits est habile, plus il est séduisant, triomphant, plus elle a pour devoir de nous exposer les deux faces de la médaille et de nous faire souvenir que tout n'est pas dans l'habileté, même persévérante, ni dans le succès, même durable.

---

(1) *Testis temporum, lux veritatis, MAGISTRA VITÆ.* (Cicéron, *de orat.* II, 36.)

# HENRI IV

ET

## LE MINISTRE DANIEL CHAMIER

D'APRÈS UN JOURNAL INÉDIT DU VOYAGE DE CE DERNIER A LA COUR

EN 1607.

---

### 1<sup>o</sup> — *Daniel Chamier.*

DANIEL CHAMIER, ministre du Dauphiné, et plus tard professeur à l'académie de Montauban, a joué un grand rôle parmi les protestants ses contemporains. Bayle manifeste plus que de l'étonnement de voir que sa vie n'a point été écrite. « *Il n'y a au monde que les Français, dit-il, qui soient capables d'une telle négligence. Si Chamier était d'une autre nation, son histoire, assez ample pour souffrir la reliure, paraitroit dans toutes les bibliothèques.* » Le blâme en retombe particulièrement sur les coreligionnaires de Chamier, et il faut reconnaître qu'il est mérité, nul ministre n'ayant mis au service de la cause plus de doctrine, de fermeté et de dévouement.

Comme homme de science, une œuvre capitale, la *PANSTRATIE CATHOLIQUE*, véritable encyclopédie des controverses chrétiennes, que Saurin intitulait : *Les Guerres de l'Eternel*, a placé définitivement Chamier à la tête des théologiens de son époque (1). Les synodes nationaux l'avaient élu pour réfuter les écrits du célèbre champion de la papauté, Bellarmin. Il avait su être le plus savant en même temps que le plus actif des ministres de la religion. Scaliger disait de lui : « Oh ! que Chamier écrit bien en grec, et mieux que Cotton ! » L'auteur de l'*Essai de l'Histoire générale des Protestants*, publié en 1646, et dédié à l'archevêque d'Arles, l'appelait « le docte Daniel » Chamier, duquel on peut dire le proverbe des Hébreux : « *Cum doctus errat, doctè errat.* »

Sous le rapport du caractère, il est dépeint en ces termes par l'historien Elie Benoît : « Chamier était, dit-il, « un des plus roides, et à cause de cela, aussi odieux à la « cour qu'il était considéré des Eglises. » Et ailleurs : « Sa personne n'était pas agréable au Roy, parce qu'il « était de ces *fous* du synode que le Roy n'aimait pas, « de ces têtes dures que rien ne fléchit, de ces cœurs « inaccessibles aux craintes et aux espérances, qui sont « les plus fortes machines de la cour. » Bayle explique ce que la cour entendait par *têtes dures* et *fous* du Synode :

(1) « Chamier, dit un théologien de l'Allemagne moderne, Staëudlin, a profondément pénétré dans l'examen de la doctrine catholique ; il l'attaque avec beaucoup de force et de sagacité, en puisant tour à tour ses preuves dans l'Ecriture, les Pères, la tradition, l'histoire et la philosophie. L'ouvrage n'est pas prolix, malgré sa grande étendue ; il est singulièrement plein, riche et abondant. » Schrœck en porte un jugement analogue. (V. De Félice, *Hist. des Protest. de France*, p. 344.)

c'étaient ceux qui « pensaient trop fortement à leur sûreté » et qui ne se laissaient pas corrompre. En un mot, Chamier était bien un de ceux que Pierre Matthieu qualifie « d'esprits farouches et malaisés à ferrer. » D'Aubigné, dans sa *Confession de Sancy*, achève de nous le bien faire apprécier, lorsqu'avec sa piquante ironie il le range parmi « ces opiniâtres qui impudemment résistèrent, non-seulement aux plus honnêtes députés que le Roy pût choisir, mais aussi aux plus grands seigneurs de leur parti, ... lesquels les voulaient ployer à quelques honnêtetés, ... » et qui repoussèrent ces *honnêtetés* en leur donnant le nom de *trahison*.

A une époque où les questions, non-seulement de religion, mais même de théologie, tenaient leur place dans les affaires d'État, Chamier déploya à un degré éminent la double aptitude qu'exigeaient de telles circonstances, et marqua dans toutes les grandes occasions. Il fut désigné, en 1594, par le synode de Montauban, entre plusieurs ministres chargés de continuer, le cas échéant, les débats théologiques commencés à Mantes contre Du Perron ; car l'on espérait alors qu'il plairait au roi d'agiter dans des controverses la grande question de sa conversion. On ne fut pas longtemps à reconnaître que tel n'était point le bon plaisir de Sa Majesté. Plus tard, Chamier soutint à Nîmes, en 1600, contre le père Cotton, et, l'année suivante, contre le père Gaultier, jésuite, des disputes dont chaque parti, suivant l'ordinaire, s'attribua l'avantage, mais qui attestèrent, de l'aveu même des écrivains catholiques, la supériorité de dialectique du champion huguenot. Député au synode de Saumur et à l'assemblée de Loudun, en 1596, il prit une part active, comme secrétaire, aux travaux de cette célèbre assemblée, bientôt transférée à Vendôme, puis à Saumur, et enfin à Châtellerault.

C'est surtout dans le cours des négociations relatives à l'édit de Nantes, qu'il se distingua par une énergique coopération. Varillas exagère à dessein, lorsque, dans l'emphatique préface de son *Histoire de l'Hérésie*, il va jusqu'à lui imputer d'avoir « dressé l'édit, d'y avoir employé trois mois entiers et de s'être vanté de n'y avoir « rien oublié pour l'affermissement de sa secte. » L'apologiste de la Révocation ignorait-il donc que cet édit mémorable fut l'œuvre collective et longuement concertée des commissaires du roi et des délégués de l'assemblée protestante? Ce qui est vrai, c'est que Chamier avait été l'un des plus influents de ces délégués. Il avait signé (et sans doute rédigé) la remarquable réponse envoyée au roi par le président Clermont d'Amboise, le 25 mars 1597, et dont on a si souvent fait un crime aux réformés. Enfin, si l'on en croit Soulier, il fut l'un des quatre députés qui auraient reçu à Nantes, le 31 avril 1598, des mains des commissaires, le solennel contrat signé entre la royauté catholique et les représentants de la liberté de conscience; nous voyons par les actes du synode national de Montpellier, tenu au mois de juin suivant, qu'à ce synode ce furent Chamier et Brunier d'Uzès, qui apportèrent les lettres de l'assemblée accompagnant l'envoi de l'édit de Nantes, et qu'à cette occasion ils furent chargés de faire entendre aux réformés que, « si tout ce qui était nécessaire n'avait « point été obtenu, c'était faute d'une bonne union et intelligence. »

Chamier fut encore l'un des deux secrétaires du synode national de Gergeau, en mai 1601; député à l'assemblée politique de Sainte-Foy, en octobre de la même année; président du synode national de Gap, le 1<sup>er</sup> octobre 1603.

Ce synode, l'un des plus célèbres, prit diverses mesures très-sages dans l'intérêt des églises, notamment dans le

but de répandre la Bible et d'améliorer la condition des académies. Il repoussa la qualification de *prétendus Réformés*, et il est le seul synode qui ait fait d'importantes additions à la confession de foi de 1559. Mais ce qui lui valut surtout une célébrité singulière, c'est un certain article de dogme dont l'adoption eut un immense retentissement et devint un grief considérable. Le modérateur-adjoint ou vice-président du synode, était Jérémie Ferrier, ministre et professeur en théologie au collège royal de Nîmes, homme véhément, emporté par l'amour du bruit plus que par la conviction, comme la suite le fit voir, et qui, poussant les choses à l'excès, avait affiché naguère et soutenu publiquement des thèses parmi lesquelles se trouvait cette proposition, à l'ordre du jour depuis quelques années, *que le pape est l'Antechrist*. Le Parlement de Toulouse lui avait adressé un ajournement personnel, qu'il avait décliné par un pourvoi à la Chambre de Castres. Il était désireux de voir le synode prendre sa cause en main, et comme en réalité il y avait, dit Benoît, peu de ministres qui ne crussent, ne prêchassent, n'écrivissent de même, et que ladite doctrine avait aussi attiré des querelles à d'autres ég'ises que celle de Nîmes, Ferrier n'eut pas de peine à obtenir que l'affaire fût mise en délibération. D'un autre côté, les renseignements que nous fournit un curieux manuscrit conservé à Gap, et qui n'est autre que les *Annales du couvent des Capucins* de cette ville, rédigé par ces religieux eux-mêmes (1); ces renseignements, pleins de naïveté, montrent que l'évêque et le clergé du diocèse se mirent alors en grands frais d'adjurations et

(1) V. Th. Gautier, *Hist. de la ville de Gap*, 1844, in-8°. p. 107 et *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, t. II, p. 374.

d'exorcismes , déploierent toutes les pompes romaines , en un mot , firent , à l'occasion de la tenue du synode hérétique , précisément tout ce qu'il fallait pour échauffer les esprits , pour provoquer les membres de l'assemblée et redoubler en quelque sorte leur animadversion pour les « doctrines et cérémonies papistiques. » Qu'en advint-il ? Laissons parler le procès-verbal du synode. « Sur la re-  
« montrance faite à cette compagnie , est-il dit , que plu-  
« sieurs , tant pasteurs que particuliers de nos églises ,  
« sont inquiétés , parce qu'ils nomment le pape ANTE-  
« CHRIST , soit en public , soit dans les conférences pri-  
« vées , la compagnie ayant protesté que c'est la croyance  
« et la confession commune de nous tous , que le pape est  
« l'Antechrist , et que c'est un des principaux fondements  
« de notre séparation d'avec l'Eglise romaine ; tiré de  
« l'Ecriture-Sainte , confirmé par nos prédécesseurs ,  
« scellé par le sang de plusieurs martyrs ; tous les fidèles ,  
« tant pasteurs qu'autres , seront exhortés de persévérer  
« constamment dans cette profession , et d'en faire une  
« libre et sainte confession. Et pour cet effet ledit article  
« sera inséré dans notre confession de foi , et les députés  
« généraux de nos églises qui se tiennent auprès du Roi ,  
« sont chargés de supplier Sa Majesté de ne permettre  
« point que ses officiers des cours souveraines ou autres  
« dérogent en ceci à la liberté qu'elles nous donne de  
« faire une libre confession de ce que nous croyons , par  
« les fâcheries qu'ils donnent à plusieurs pour ce sujet. Et  
« ceux qui sont maintenant poursuivis ou molestés pour  
« cela ou qui le seront à l'avenir , doivent être garantis  
« et secourus par toutes voies convenables , selon l'étroite  
« union qui est entre nous. C'est pourquoi il en sera  
« écrit à Messieurs des chambres mi-parties , pour les  
« exhorter à maintenir cet article de notre confession  
« commune. »

Or, l'article était formulé comme suit :

« Et puisque l'évêque de Rome, s'étant dressé une monarchie dans la chrétienté en s'attribuant une domination sur toutes les églises et les pasteurs, s'est élevé jusqu'à se faire nommer Dieu, à vouloir être adoré, et s'attribuer toute puissance en ciel et en terre, disposer de toutes choses ecclésiastiques, décider des articles de foi, autoriser et interpréter à son plaisir les Ecritures, faire trafic des âmes, dispenser des vœux et serments, ordonner de nouveaux services à Dieu, et, pour le regard de la police, fouler aux pieds l'autorité légitime des magistrats, en ôtant, donnant et changeant les royaumes : nous croyons et maintenons que c'est proprement *l'Antechrist* et le fils de perdition, prédit dans la Parole de Dieu sous l'emblème de la paillarderie vêtue d'écarlate, assise sur les sept montagnes de la grande cité, qui avait son règne sur les rois de la terre; et nous nous attendons que le Seigneur, le déconfisant par l'esprit de sa bouche, le détruise finalement par la clarté de son avènement, comme il l'a promis et déjà commencé de faire (1). »

On conçoit l'effet d'une pareille démonstration : les catholiques jetèrent les hauts cris ; le nonce se plaignit amèrement ; le saint-père fut outré ; le roi se montra fort mécontent. Les prudents et les politiques d'entre les réformés désavouèrent et blâmèrent volontiers. Bien que l'on sût le rôle principal qu'avait joué Ferrier dans l'affaire, Chamier devait s'attendre à avoir sa bonne part du blâme déversé sur l'acte du synode ; mais lui n'était pas homme à renier les siens.

En 1603, il fut présent à l'assemblée politique de Châ-

(1) Les historiens pour ou contre se sont, à ce sujet, donné carrière. Voir entre autres Le Grain, qui, dans sa *Décade du Roy Henry le Grand*, publiée in-folio en 1614, a consacré toute une grande page à discuter la question de savoir « si l'on peut dire en effet que le pape soit l'Antechrist. »



tellerault, et du nombre de ces « députés du Dauphiné » qui y tinrent tête à Sully. En 1607, il assista au synode national de La Rochelle, qui tint tête au roi lui-même au sujet de la nomination des deux députés généraux, et vers la fin de cette année, il fit un voyage à Paris et à Fontainebleau, principalement pour y suivre, près de la cour et du conseil, une affaire d'église. Enfin, en 1611, il fut vice-président de l'assemblée de Saumur (Du Plessis Mornay avait été élu président contre le duc de Bouillon); et, le 23 mai 1612, président du synode national de Privas, qui repoussa comme une injure imméritée les « lettres d'amnistie et pardon » données par le successeur de Henri IV, pour le « crime imaginaire », d'avoir tenu des assemblées légalement autorisées ou tolérées jusqu'alors. Montauban demandait depuis longtemps Chamier pour pasteur et professeur; Du Plessis Mornay désirait l'appeler à son église de Saumur; de son côté celle de Montélimar voulait le retenir. L'intérêt général l'emporta, la requête de Montauban, présentée pour la quatrième fois, fut admise par le synode; Chamier, accordé à cette académie, alla y remplir la chaire qu'il devait illustrer. Il fut choisi, en 1617, par le synode de Vitré, pour préparer, conjointement avec Du Plessis Mornay et les ministres Chauve, Du Moulin et Rivet, un projet d'union de toutes les églises protestantes, et chargé également de se rendre avec Chauve en Hollande, pour y assister au synode de Dordrecht. Mais ils furent empêchés d'accomplir cette dernière mission. La situation générale allait s'aggravant, par la complication des déplorables affaires du Béarn. Chamier assista à la réunion provinciale tenue à ce sujet à Milhau, le 12 novembre 1620; il en fut le président-adjoint et signa en cette qualité les résolutions qui furent prises; l'une d'elles instituait à Montauban un conseil de délé-

gués munis de pouvoirs provisionnels et dont il fut appelé à faire partie (1). Nous ne savons s'il assista à l'assemblée de La Rochelle qui s'ouvrit le 24 décembre. Mais une pièce inédite que nous avons trouvée récemment aux archives impériales, prouve qu'il fut bientôt après (au mois de janvier 1621), compris d'une manière toute spéciale dans les poursuites exercées par le parlement de Toulouse. On le fit vainement rechercher dans la ville de Montauban. Mais lorsque le 17 août suivant, l'armée royale parut sous les murs, il était du nombre des assiégés, et sans contredit ne fut ni des moins actifs ni des moins valeureux.

On peut dire que Chamier a été fidèle jusqu'au bout, qu'il est mort à la tâche et littéralement *sur la brèche*. Voici comment le marquis de Castelnaut, fils du duc de La Force, raconte ses derniers moments : « Le prince de Joinville avait fait une tranchée qui allait droit au bastion de Paillas et avait mis une batterie au-delà de Tescou qui avait ruiné en quelque façon ledit bastion. Les gens du Roi dressèrent une autre batterie contre la muraille de la ville entre ledit bastion et le Moustier... Ils se résolurent d'y donner un jour de dimanche (17 octobre 1621), et monsieur Chamier, pasteur du lieu, voulut être du nombre des opposants, un épieu à la main, mais malheureusement, car il fut emporté d'un coup de pièce qui lui donna dans l'estomac; et il se rencontra que plusieurs l'ayant vu auparavant en cet état et lui disant : Comment, monsieur, vous êtes là ! — *Oui*, leur répondait-il, *car c'est aujourd'hui le jour*

(1) On donnait à ce conseil le nom d'*Abrégé* (de l'assemblée). Voir notamment ce terme dans la déclaration du roi, du 7 juin 1621.

« *de mon repos*. Voulant dire qu'il ne devrait pas prêcher  
« ce jour-là, car il y avait beaucoup d'autres pasteurs,  
« et il ne songeait pas que quand et quand il prédicait  
« sa mort, car véritablement ce fut là le jour de son  
« repos (1). »

De quelque point de vue que l'on juge une telle vie et  
une telle fin, on doit admirer la constance et l'énergie  
d'une âme ainsi trempée, et l'on comprend la profonde  
douleur que ressentirent ceux de son parti « comme  
s'ils avaient perdu », ainsi que l'exprime très-bien Scipion  
Dupleix, « une des meilleures places de sûreté qu'ils  
tinssent en France (2). »

## II. — *Le journal du voyage de Chamier à la cour, en 1607.*

Nous avons dit que Chamier était venu à Paris en 1607.  
Benoit parle de ce voyage, qui suivit de six mois le syn-  
ode de La Rochelle, et représente Chamier comme  
chargé par ce synode de faire agréer au roi la nomination  
directe qui venait d'avoir lieu des deux députés généraux

(1) Mémoires du marquis de Castelnaut, à la suite de ceux  
du maréchal de Caumont La Force, publiés, en 1843, par M. le  
marquis Ed. de La Grange (t. IV, p. 265).

(2) Le continuateur de l'*Inventaire de l'Histoire de France*  
de Jean de Serres s'exprime en ces termes : « Les rebelles re-  
putèrent leur perte plus grande que celle des assiégeants, non  
tant pour le nombre des morts qu'à cause de Daniel Chamier,  
premier ministre de ladite ville de Montauban, et l'âme de tout  
leur Conseil, qui fut emporté d'un coup de canon à l'entrée du  
bastion de Paillas. » Le même auteur, donnant un récit détaillé  
du siège, mentionne plusieurs fois le rôle important que rem-  
plit Chamier à la tête des principaux d'entre les assiégés. (*Suite*  
*de l'Inventaire de l'Histoire de France*. Paris, 1648, in-fol.,  
p. 465, et Rouen, 1660, in-fol., t. II, p. 331 à 345 *passim*.)

Villarnoul et Mirande, contrairement au brevet d'autorisation par lequel sa Majesté avait exigé une liste de six candidats, en se réservant de choisir sur cette liste. « Après six mois de séjour, dit-il, il se morfondait, n'ayant pu encore obtenir l'honneur de parler au Roi. »

L'historien de l'édit de Nantes, d'ordinaire si exact, avait été dans cette circonstance induit en erreur, et déjà un lecteur attentif était fondé à concevoir quelques doutes, d'après le silence gardé par le procès-verbal du synode sur la mission attribuée à Chamier de la part de cette assemblée. Un document demeuré inconnu jusqu'à ce jour a mis ce point en lumière et nous a dévoilé le véritable but du voyage dont il s'agit.

Sans entrer ici dans beaucoup de détails sur la postérité masculine du célèbre ministre de Montélimar, nous rappellerons seulement qu'il eut de dignes représentants de son nom ; entre autres, le jeune Moïse Chamier, son petit-fils, avocat en cette même ville de Montélimar, qui mourut héroïquement, en 1683, roué vif à l'âge de 28 ans, devant la maison paternelle, en vertu d'un jugement de l'intendant Lebret, pour avoir assisté à une assemblée et s'être défendu contre les dragons. A la révocation de l'édit, le frère et le cousin de ce martyr quittèrent la France, et se réunirent en Angleterre ; où leurs descendants, alliés à ceux d'un autre ministre réfugié du Périgord, ont perpétué jusqu'à nos jours, soit dans le ministère évangélique, soit dans de hautes fonctions du gouvernement de la Grande-Bretagne, le glorieux nom de leur ancêtre. La double devise de leurs armes mérite d'être citée ; l'une est : *FORTIS, GENEROSUS, FIDELIS* ; l'autre, commémorative tout à la fois de l'édit de Nantes et du Refuge, exprime éloquentement le noble besoin de la liberté de conscience : *APERTO VIVERE VOTO*.

C'est dans les archives de la famille que s'est retrouvée, ayant survécu à bien des vicissitudes, une ancienne copie du *Journal* tenu par Daniel Chamier pendant le cours de son voyage de 1607. Le dernier héritier et possesseur actuel de ce manuscrit, l'honorable M. Henry Chamier, ancien secrétaire en chef et membre du gouvernement de la présidence de Madras, ayant bien voulu le mettre à notre disposition, nous en avons fait l'objet d'une étude que nous ne croyons pas sans intérêt pour l'histoire. Cet intérêt n'est point limité à l'éclaircissement du véritable motif qui conduisit Chamier à Paris, savoir : la poursuite d'une procédure au conseil, touchant l'établissement de l'académie ou collège protestant que Montélimar et Die se disputaient alors. Il n'est pas non plus tout entier dans les détails intimes et minutieux que mentionne notre voyageur sur une foule de circonstances particulières, ni même dans les utiles rapprochements qu'il permet de faire avec plusieurs des Mémoires contemporains les plus importants, ceux de La Force et de Castelnaut, ceux de L'Estoile et Sully, ceux de d'Aubigné. Non, ce qui donne évidemment à ce *Journal* un intérêt capital et de l'ordre le plus élevé, c'est le récit développé qu'il contient de plusieurs entretiens familiers du roi Henri IV avec Chamier, soit sur des questions personnelles à celui-ci, soit sur les affaires des réformés en général; entretiens reproduits avec une naïve vérité, et qui mettent dans tout leur jour les caractères des deux interlocuteurs. Le Béarnais y déploie toutes les ressources de cet esprit incomparable, éblouissant, qui ajoutait la supériorité de l'homme au pouvoir du prince, et qui était plus séduisant encore que sa faveur. Mais le ministre dauphinois, avec sa raison ferme et son noble caractère, ne laisse point de résister à tous les attrait de l'homme d'esprit, et il tient bon contre les insinuations et les offres

du grand roi. A côté de ces remarquables scènes se présentent aussi quelques rencontres accessoires, notamment celles avec Bouillon, avec le père Cotton, avec Sully; et ces rencontres donnent lieu à des communications importantes ou à des croquis pris au passage et pleins de vie.....

Nous allons essayer de dégager du cadre général ces épisodes particuliers, en nous attachant à leur laisser toute leur physionomie et leur couleur. Le roi et la cour, les protestants et les catholiques, s'y trouvent peints par des traits de la plus saisissante originalité (1).

(1) Le tableau plein de réalité que présente le *Journal* de Chamier permettra mieux qu'aucun exposé historique de vérifier cette appréciation de M. Sayous, dont la citation est ici tout à fait à sa place : « L'établissement de Henri IV sur le trône de France, cet établissement si ardemment désiré par les réformés du royaume et du dehors, n'est pas une date heureuse dans l'histoire de la réformation française. L'édit de Nantes, en faisant aux protestants une position politique à part, les condamnait à l'hostilité inévitable de la royauté et de ses conseils, de même que le prix auquel Henri IV avait payé sa couronne devait l'engager contre ses coreligionnaires. Il y parut bientôt. La séduction que le nouveau souverain de France employa avec tant d'adresse et quelquefois avec si peu de secret, pour gagner à son exemple ses amis et serviteurs d'autrefois, n'était pas seulement un expédient politique; le roi était bien aise d'infliger ces humiliations à ces bons huguenots, dont il savait ou devinait les reproches. Les politiques qui avaient exigé l'abjuration du Béarnais avaient bien compté affaiblir par là les réformés; mais personne n'avait prévu quel dangereux ennemi la cause du protestantisme français allait trouver dans le cœur d'un prince tout à l'heure encore son défenseur et son chef. Nulle occasion d'amoindrir les appuis naturels de ses sujets réformés, sans nuire toutefois à

### III. — *Henri IV et Chamier.*

Parti de Grenoble le 30 octobre 1607, Chamier arrive le 8 novembre à Fontainebleau, où se trouvait alors la cour. Son premier soin est de visiter M. le maréchal de Bouillon et M. Du Fresne Canaye, qui, revenu depuis peu de son ambassade de Venise, était du conseil d'Etat, et devait, en cette qualité, connaître de l'affaire qui l'amenait. M. Du Fresne le questionne sur ce qu'il peut savoir des dispositions du roi à son endroit, et notre ministre lui répond qu'il ne sait rien de bien positif, seulement « que le roi est courroucé et l'appelle *mutin et séditeux*, ce qui lui est d'autant plus fâcheux qu'il n'a guère moyen de se justifier, les accusations ainsi générales ne pouvant être purgées que par une protestation générale. Il désire du moins parler au roi et s'expliquer. » M. Du Fresne l'assure que Sa Majesté « est d'un naturel fort ployable à la clémence et ne faillira point à l'écouter. » Le même jour il apprend de M. de Cazes que le roi, dînant chez Zamet, s'était enquis de lui, l'avait de rechef traité de mutin, et avait déclaré que s'il laissait échapper parole qui le fâchât, « *il le mettrait en lieu où il ne pensait pas.* »

Ayant revu le lendemain M. de Bouillon, il est informé que le roi se plaint de lui à cause d'un rapport de M. le connétable de Montmorency sur son compte; et deux jours après, M. de La Noue (Odet) lui confirme ce fait, et lui apprend que « le connétable a dit qu'il avait employé le

sa politique générale, ne fut manquée par le spirituel monarque, et les plus grands adversaires du calvinisme trouvèrent toujours en lui un protecteur secret ou déclaré. » (*Histoire de la littérature française à l'étranger*, t. I, p. 26.)

terme de *papistes*, et que, en étant repris, il avait répliqué : « *Le roi les appellera comme il voudra , mais je les appellerai ainsi.* » C'est ce que Villeroy, dans ses lettres à Sully, à cette même date, appelle « *l'emportement et l'escapade* du ministre Chamier envers M. le connétable passant à Montélimar. »

Tout cela n'était pas de fort bon augure. Aussi bien Sa Majesté consacrait chaque journée à la chasse, comme l'écrivait Villeroy à Sully, et « ne trouvait point le temps d'ouïr » notre ministre, qui vainement « l'attendait à son sortir et le suivait par les allées, sans pouvoir parvenir à lui parler. »

Enfin, le 16 novembre, il croit qu'il aura son audience ; M. de Bullion s'en était mêlé et avait préparé les voies. « Il le mène de bon matin en la première chambre, et supplie le roi de le dépêcher..... » Mais le roi sort pour aller à la chasse au loup ; et d'ailleurs, ajoute Chamier, il n'aurait pu lui parler, « à cause que M. le connétable « était présent et qu'il ne voulait pas qu'il s'y trouvât... » Du reste, Sa Majesté semblait être adoucie, à ce que lui rapporte M. de Bullion.

Le lendemain, ce n'est plus la chasse au loup ni M. le connétable ; mais Chamier rencontre dans l'antichambre le premier médecin M. Du Laurens, qui va éveiller le roi pour lui faire prendre une médecine. Le jour suivant étant dimanche, Chamier prêche au temple de Bois-le-Roy, près de Fontainebleau, et Sa Majesté va à la chasse au sanglier. — Deux jours se passent encore sans plus de succès. Le troisième, M. Du Fresne a obtenu du roi la promesse « qu'il parlerait à Chamier au sortir de son dîner... Chamier s'y rend donc. Sur la fin il voit arriver le cardinal Du Perron, « à qui, remarque-t-il, Sa Majesté fait grandes caresses... Comme le Roi, ajoute-t-



il, se retirait avec ledit cardinal, je lui fis la révérence, il me dit par deux fois : Je vous parlerai tantôt; et se tournant vers le cardinal, lui dit un peu bas : *Voilà le plus mauvais de tous les ministres.* » C'est encore tout ce qu'il eut pour ce jour-là.

Mais le lendemain matin, douzième jour d'attente, comme il était dans l'antichambre de M. de Sully qui venait d'arriver de Paris, le roi enfin le fait appeler. « Je le trouvai, dit-il, accompagné de M. de La Force, lequel il quitta soudain qu'il me vit, et je lui dis être devant Sa Majesté de la part des églises du Dauphiné. Premièrement, pour le remercier de la favorable réponse qu'il lui avoit plu faire à M. de La Colombière sur les affaires d'Orange, dont elles étoient merveilleusement contentes, et suplioient Sa Majesté de vouloir au plutôt dépêcher le gentilhomme qu'elle avoit promis, à ce que M. le prince, informé de sa volonté, donnât du repos à ses sujets. Secondement, pour la supplier de leur accorder l'établissement du collège à Montélimar, et trouver bon que son conseil y pourvût. Pour au troisième, que j'étois aux pieds de Sa Majesté, sur les avis que j'avois eu que les malins m'avoient mis bien avant dans sa malgrâce par des calomnies, desquelles je ne savois encore rien de particulier; pourtant je suppliois Sa Majesté de croire que Dieu m'avoit fait la grâce de sçavoir ce qu'on doit aux Roys, et particulièrement de sçavoir combien les églises devoient à Sa Majesté par-dessus tous les autres Roys.

« Le Roy répondit que pour le premier, il envoyeroit le plus tôt qu'il pourroit un gentilhomme au prince, pour l'informer de sa volonté, à laquelle il n'auroit garde de contrevenir. Pour le second, qu'à la vérité il n'avoit point trouvé propre de mettre le collège à Montélimar, mais qu'il verroit ce que son Conseil lui en diroit. Et le Roy

faisant brève pause , je dis que nous ne demandions que-  
suivant la teneur de son Édit ; et il répliqua qu'il feroit  
que son Edit fût accompli , et qu'il avoit fait connoître que  
sa volonté étoit non-seulement de l'observer , mais aussi  
d'y ajouter.

« Quant au troisième point , qu'à la vérité on lui avoit  
fait mille raports de moy , comme d'un homme violent , mu-  
tin et séditieux ; que je m'opposois à la souveraineté et à  
la personne des Roys ; qu'en toutes les assemblées , comme  
de Gap , de Chatelerault et ailleurs , je m'étois montré  
tel et avois prins toujours toutes commissions , si bien que  
s'il y avoit un chat à foueter , il falloit que je le fisse.  
Qu'il le trouvoit étrange de moy , car il avoit connu mon  
père à la suite de M. de Saint-Roman , qui n'étoit point  
de telle humeur , qu'elle étoit aussi messéante à un minis-  
tre ; et que si je continuois , il me feroit chasser de son  
royaume , non point comme ministre , mais comme fran-  
çois , et qu'il s'estimoit être Roy des ministres , des prêtres  
et des évêques.

« Je répondis que j'avois eu l'honneur d'avoir été sou-  
vent employé par les églises , mais jamais en chose qui fût  
contre son service , et que je m'étois acquitté fidèlement  
desdites charges , et que j'en rendrois bon compte non-  
seulement à ceux qui m'avoient délégué , mais aussi à Sa  
Majesté , quand il lui plairoit , et n'avois point peur d'être  
trouvè avoir desservi Sa Majesté.

« Qu'à la vérité j'avois parlé quelquefois assez hardiment  
à des Grands — ( et le Roy dit : Ouy , ouy ) , — comme au  
cardinal de ....(1) , à l'archevêque d'Embrun , mais que ce  
n'étoit que dans des conférences pour la religion , esquelles  
eux ne se rendoient parties , et que je ne croyois pas que

(1) Le nom est resté en blanc dans le manuscrit.

Sa Majesté m'imputât cela à crime. (Aussi me dit-il que ce n'étoit pas cela.) Puis, continuant, je dis que M. le maréchal de Bouillon m'avait dit que Sa Majesté étoit mal-contente de quelques propos que j'avois tenus à M. le Connétable. (Il me dit qu'ouy.) Puis je dis que je suppliois Sa Majesté de trouver bon que je lui en fisse le récit. »

Et notre brave ministre, allait, sans désespérer, commencer sa relation ; mais le royal auditeur jugea à propos de parer le coup. « C'étoit, dit Chamier, sur la sortie du parc où il y avait de grandes boues, tellement que S. M. dit : Eh ! bien, nous en parlerons au jardin, et demanda son cheval..... Je le suivis, reprend-il, mais à l'entrée du jardin M. de La Force revint à moy et me dit que le Roy lui avoit dit que le propos qu'il avoit commencé avec moy étoit long, qu'il se trouvait un peu incommodé en sa santé, tellement qu'il désiroit ne mettre point pied à terre ; pour ainsi qu'il me renvoyoit à une autre fois. »

Telle est cette première et curieuse entrevue où se marquent déjà, d'une part, la tactique ordinaire de Henri IV, sa suprême habileté à manier les hommes en leur parlant tour à tour en maître et en ami, et leur tenant tout ensemble le langage le plus incisif et le plus insinuant ; et d'autre part, l'attitude déferente mais digne, d'un sujet qui se tient sur ses gardes et veut surmonter la défaveur, sans qu'il en coûte rien à la franchise de son caractère.

L'après-dînée de ce même jour, Chamier fit une rencontre que nous n'aurions garde de passer sous silence, d'autant qu'il l'a consignée en son journal dans les termes les plus naturels et les plus piquants. Il se tenait « au bas des degrés qui descendent de la salle des gardes à la basse cour de la Fontaine ; le roi qui partait pour la chasse l'aperçoit au passage et lui crie : *Monsieur Chamier ; le*

*père Cotton vous a reconnu aussitôt : qu'il vous a vu (c'était au dîner du roi), et dit qu'il vous a écrit fort honnêtement.*

— Oui, Sire, aussi si je à lui. — *Il dit qu'il vous veut accoster quand il vous verra, soyez sage !* »

Un instant après, comme il entra dans la cour ovale, Chamier se trouve face à face avec le père Cotton, « qui me salua fort doucement, continue-t-il, et moi, lui. Puis sîmes quelques tours en ladite basse cour. Hé bien (me dit-il) ! comment vont vos affaires ? — Fort bien, répondis-je. — Avez-vous parlé au Roy ? — Ouy. — Comment l'avez-vous trouvé ? — Comme un père. — Je ne luy ai jamais parlé de vous qu'en bien. — Je le crois. Et ensuite me témoigna beaucoup d'affection, disant que ce que nous avions écrit l'un contre l'autre, c'étoit ayant tous deux un bon but et pour la gloire de Dieu, étant d'accord de la-majeure, mais non de la mineure. Sur quoy je lui dis qu'il nous fît raison du livre de ....., qui est si mauvais et séditioneux, autrement nous supplierions le Roy ou de le faire supprimer, ou de ne trouver pas mauvais que nous le traitassions comme il méritoit. Il répondit qu'il n'étoit pas d'avis de parler de le supprimer, mais bien d'y répondre par bonnes raisons ; me demanda si je travaillois fort contre Bellarmin, et si j'en étois fort avant. Je dis que j'étois marry d'en être si détourné ; toutefois, que j'espérois d'achever bientôt le second tome. — Alors je prie Dieu, dit-il, qu'il vous fasse la grâce, en y travaillant, de trouver la vérité. — Ainsi soit-il, lui répondis-je. Il me demanda si j'avois vû un livre de M. Dumoulin, *De l'Eucharistie*. Je dis que non, mais que j'en avois ouï parler, et espérois de le voir à Paris. Vous y trouverez ; dit-il, beaucoup de choses mal alléguées, je ne sçaurois vous en rien dire. Puis me parla de la réponse qui y a été faite, qu'il disoit être bien dressée. Je répliquai ne sçavoir

ce qui en étoit. Et là-dessus un gentilhomme gouteux demandant à le saluer, il prit congé de moy, disant que nous nous verrions bien encore. »

Ne laissons pas s'échapper le père Cotton sans nous demander, sous l'impression de ce dialogue pris sur le fait, si le personnage qu'il vient de jouer à nos yeux ne répond pas merveilleusement au portrait authentique qu'il a laissé de lui dans l'histoire. « Grand théologien, dit L'Estoile, mais encore plus grand courtisan ! » Compère et compagnon de ce maître intrigant nommé La Varenne, qui l'aïda si puissamment en toutes ses menées, à commencer par la grande affaire du rappel des Jésuites, — et en même temps « le premier de sa profession, disait-on, qui eût tant honoré Calvin, que de l'appeler *Monsieur*. (1) » L'Estoile parle de sa « douceur ordinaire et vraiment jésuistique, *id est* papelarde, » de ses « livrets sucrés, sentant leur damoiseau; » et Benoît de sa conversation flatteuse « de son ton patelin, de ses prédications accommodées au goût de la cour, » et de cette hypocrisie consommée dont il savait l'art mieux que personne de sa robe et qui le porta d'emblée au plus avant des bonnes grâces du roi. « Jamais homme, ajoute-t-il, n'a eu si parfaitement l'esprit jésuite; la fourbe lui était si naturelle et si familière qu'il en avait toujours quelqu'une en œuvre, et que, quand elle lui avait mal réussi, il en avait une autre toute prête. » En admettant même que les touches soient un peu forcées dans les tablettes du chroniqueur contemporain ou sous la plume de l'historien protestant, on conviendra que c'est bien là cependant ce même type accompli et ineffaçable qui vient de poser devant nous.

(1) Jusqu'alors on ne l'appelait jamais que *Démon incarné*.  
(V. *L'Europe illustre*, de Dreux du Radier, art. *Cotton*.)

Nous avons vu que Sully venait d'arriver. Chamier lui ayant rendu visite au moment où il s'allait mettre à table, fut néanmoins admis. « Il me recueillit fort humainement, dit-il, et m'entretint assez longtemps, tant en sa salle que depuis en son cabinet, et me discourut de mes affaires, et comme je devois me comporter envers le Roy ; qu'il ne se faisoit point roidir contre luy, mais céder, même confesser l'avoir offensé, encor qu'il n'en fût rien. Se jeta puis sur le propos des affaires générales des Eglises, disant qu'aux assemblées on se comportait mal, prenant le Roy à contrepoil et se roidissant sur des choses qui dépendoient purement de S. M. ; que si on le prenoit autrement, non-seulement on feroit observer l'Edit, mais aussi on obtiendrait beaucoup d'avantage.

« Enfin me mit sur les discours qui couroient, qu'il vouloit se révolter (c'est-à-dire se convertir) : Sur quoi je le pressai et lui représentai les bruits qui en couroient et ce que j'avois fraîchement appris à la Cour. Il me dit qu'il avoit été sondé de toutes les façons, mais qu'il étoit fort résolu et qu'il sçavoit bien le bruit qui couroit et ce qu'on disoit de quelques emplois et mariages, mais que cela ne l'ébranleroit point ; en somme, que si on ne lui faisoit voir une Bible nouvelle et un Testament nouveau dont jamais on n'eût ouï parler, il ne changerait point sa profession. »

Le lendemain (23 novembre) Chamier revit encore Sully, qui l'avait invité à dîner, et qui lui conseilla au sujet de son affaire du collège, de laisser cela à la discrétion du roi. Sur l'observation que c'étoit un point contenu en l'édit, il répondit « que l'on eût à se munir de bonnes raisons, car quand on lui baillait une bonne cause en main, il la savoit bien débattre, » parole dans laquelle on reconnaît l'un de ces témoignages flatteurs qu'aimera

plus tard à se faire décerner par ses quatre secrétaires l'auteur des *OEconomies royales et loyales servitudes*. N'omettons pas de dire que « pendant le dîné, (ainsi que Chamier a soin de le noter,) Sully disputa fort contre les papistes, de la Prédestination, et fort doctement. » Etait-ce un propos de circonstance à l'adresse de son convive ? Ou l'homme d'Etat sentait-il le besoin de se fortifier dans la pure doctrine calviniste ? Toujours est-il qu'il y avait alors une grande ardeur de controverses. Sully, resté huguenot nonobstant l'abjuration de son maître, n'avait cédé ni aux cajoleries de Du Perron, ni aux exhortations complimenteuses de deux papes et aux avances empressées de tout le sacré collège ; en ce moment même il résistait aux sollicitations affectueuses et aux offres les plus séduisantes du roi. Refusant l'épée de connétable et le mariage de son fils aîné, le marquis de Rosny, avec mademoiselle de Vendôme, refus auquel il vient de faire allusion, il répondait à Sa Majesté (c'est lui qui nous l'apprend) qu'il ne voulait « augmenter ny en honneurs, ny en biens, ny en dignités, aux dépens de sa conscience, et que, quand il auroit à changer de religion, il le feroit par science et par connaissance de cause, non par ambition, avarice, ny vanité (1). »

On comprend que Sully ne faisait pas un mystère de la fermeté déployée par lui en ces diverses occasions, et cependant il n'inspirait point à ceux de sa religion une confiance illimitée. C'était en effet un huguenot à *manche large* ; à tort ou à raison, on le considérait comme plus solidement attaché au roi et à ses intérêts qu'à ses convictions théologiques, et il était sans cesse question de son

(1) Cfr. *OEcon. roy.*, t. II, p. 224. *Mémoires de Du Plessis Mornay*, t. X, p. 259. *L'Estoile*, t. IV, p. 191.

prochain changement. Il lui importait de combattre cette opinion, et c'est de quoi il paraît occupé dans sa conversation avec le ministre Chamier, le mettant au courant de la lutte qu'il soutenait contre le roi. Aussi, lorsqu'ils se retrouvent ensemble quatre jours après (27 novembre), Chamier lui demande « s'il étoit vainqueur, » et il répond « qu'il ne se souciait de tels efforts; que le Roy s'étoit un peu mis en colère, mais qu'il s'apaiserait; qu'il savoit ce que c'étoit que de religion, et qu'à cela il ne falloit point lui opposer ni grandeurs, ni richesses, bref, qu'on ne le verroit jamais autre. » Sully reviendra encore sur cet article délicat. Nous devons rappeler dès à présent, à son honneur, qu'il ne se départit jamais de la ligne de conduite plus ou moins politique qu'il s'étoit tracée, et qu'en définitive les appréhensions continuelles et plus ou moins fondées de ses coreligionnaires ne se réalisèrent point.

Le même jour, M. de La Force, ayant parlé au roi pour notre ministre, lui avait « rapporté que le Roy trouvoit bon qu'il allât l'attendre à Paris. » Il n'est pas sans intérêt de remarquer ici que le Maréchal, treize ans plus tard, se ressouvint de cette circonstance, lorsqu'en juillet 1621, il retrouva Chamier dans les murs de Montauban au moment de la crise, et réclama à son tour son concours pour dissiper les préventions suscitées contre lui. C'est le marquis de Castelnaut, fils du duc de La Force, qui relate ce fait dans ses *Mémoires*; il dit que « par « de faux donnés à entendre, on avait rendu M. Chamier « criminel auprès de Sa Majesté, et que son père fit si « bien, quoique M. de Bouillon s'y fût manqué, qu'il « aida à sa justification, fit sa paix et le fit remettre en « liberté. » Il ne paraît pas toutefois que Chamier ait eu à se plaindre positivement de l'abstention de M. de Bouillon,



ni qu'il ait été privé de sa liberté ; mais peut-être avait-il failli l'être, et n'y avait-il réellement échappé que grâce à cette efficace intervention, comme il arriva en ce même temps à d'Aubigné, dont la chambre, au dire de Sully, fut préparée à la Bastille, pour s'être jeté à la traverse d'un accord projeté entre les deux religions, et avoir brouillé le jeu ménagé par Du Perron.

Suivant donc l'avis de M. de La Force, Chamier quitte Fontainebleau et gagne la capitale. Notre intention n'est pas de l'accompagner dans ses visites chez messieurs les pasteurs, dans ses prêches à Charenton ou ses courses fréquentes chez les libraires, non plus que dans ses démarches auprès de M. le Chancelier, des membres du conseil ou du procureur, pour le procès dont l'issue le préoccupe. Le 20 et le 28 décembre, il va voir le roi « à son dîné, » c'est-à-dire qu'il assiste au royal repas, et il se borne à cette laconique mention. Mais le 11 janvier, de fâcheuses nouvelles lui arrivent. Un revirement s'était opéré. L'avait-on desservi de nouveau auprès du roi, par quelque-une de ces redoutables calomnies « travaillées de main de courtisan, » selon l'expression de Sully, qui s'y connaissait ? Le fait est que le roi avait parlé de lui la veille, en de mauvais termes, à MM. Du Cros et De La Noue, disant « qu'en venant à la cour il n'étoit point devenu sage, et qu'il avoit dit que, quand le Roy ne permettroit point l'assemblée aux églises, on ne laisseroit pas de la tenir ; qu'il avoit voulu persuader M. de Lesdiguières de mettre hors des garnisons tous les soldats papistes. » Ayant été observé « qu'il étoit en la ville, et que Sa Majesté pourroit s'en éclaircir », le roi avait répondu « qu'il ne nieroit point, mais que comme il étoit plein d'arguties, il rhabilleroit son propos de quelque façon. » « Sur quoi fut arrêté, ajoute Chamier, que le lendemain

M. Du Cros diroit au Roy qu'il m'en avoit parlé et que jé suppliois Sa Majesté de me vouloir ouïr. J'en parloï aussi à M. de Bullion, qui me promit que le jour ne se passeroit pas qu'il n'en parlât au Roy. »

Effectivement, le lundi matin (12 janvier), Chamier voit M. de Bullion qui lui dit avoir parlé au roi. Il voit aussi M. d'Air (1), « lequel me dit, poursuit-il, que le Roy lui avoit parlé de moi en ce qui concernoit les garnisons; il me dit aussi que on parloit d'une conférence plus que jamais : que le Roy même lui en avoit parlé, et qu'il avoit dit au Roy que c'étoit un dessein grand, beau et digne d'un Roy tel que luy : mais qu'il falloit y procéder sans finesse; car les voyes de renard, outre qu'elles étoient indignes d'un tel Roy, ne feroient qu'agrir les affaires. Et le Roy répondant qu'il falloit bien commencer par quelque bout, il répliqua que des mains si grandes que les siennes lèveroient toute la pierre; qu'on parloit de remettre l'Eglise en l'état qu'elle étoit aux quatre premiers siècles. A quoy il répondit que nous y consentirions, pourvu que ceux de l'autre partie signassent les premiers : car, encore qu'il y pût avoir quelque intérêt pour nous, tant y a que le leur y étoit si grand, qu'il n'y avoit pas apparence qu'ils y pussent être amenés.

« Que le cardinal Du Perron lui en avoit aussi parlé, et qu'en luy disant que le Pape n'y consentiroit jamais à cause de son autorité, le cardinal répondit, en lui serrant

(1) C'est peut-être l'évêque d'Aire, Ph. de Cospéan, prélat bien en cour. Pourtant le langage qu'il tient est bien plutôt celui d'un huguenot. — Une notice sur Ph. de Cospéan, par M. Ch.-L. Livet, de Nantes, est annoncée en ce moment même.

les doigts, que, si la cour de Rome ne le vouloit pas, on le feroit par deçà contre son gré.

« Que de toutes ces choses, il falloit faire son profit et se tenir prêts pour n'être pas surpris. »

Il est aisé de voir qu'il s'agit ici de ce projet d'accord que nous disions tout à l'heure avoir été entravé par d'Aubigné, et dont celui-ci parle également comme d'un compromis consistant à « réduire toutes les controverses aux règles qui se trouveroient avoir été observées dans les quatre premiers siècles de l'Eglise. »

Enfin, Chamier aborde Sa Majesté elle-même. « En après, dit-il, je parlai au Roy, auquel je dis ce que MM. De La Noue et Du Cros n'avoient dit que Sa Majesté étoit courroucée contre moy pour quelques rapports qu'on lui avoit fait de moy. A quoy il repartit qu'il étoit vrai qu'on luy en avoit fait, et que je sçavois bien qu'ils n'étoient pas faux. Je répliquai qu'il m'avoit marqué deux points : l'un, de l'assemblée; à quoy il me dit qu'il n'étoit pas bien assuré de celui-là, et je protestai n'en avoir jamais parlé. Pour l'autre, des garnisons, il dit que M. de Lesdiguières lui en avoit écrit, et je dis qu'il étoit vrai que j'en avois par deux fois parlé au dit sieur de Lesdignières, mais toujours ayant charge et n'étant pas seul. Sur quoy il me dit que nous ne devions pas nous mêler de cela, mais de prier Dieu, et lui laisser disposer des garnisons. Je répliquai que son Edit nous avoit donné les dites places en garde : sur quoy il dit que c'étoit à lui d'interpréter ses Edits aussi bien que de les faire, et qu'il ne falloit point se défler de lui comme des autres Rois. Je dis que ce n'étoit pas de lui que nous nous déflions, mais de ceux de contraire religion : et il insista qu'il ne falloit pas nourrir telles divisions, et qu'il étoit à craindre que nous n'en voulussions faire autant que ceux de Hollande. — Hol-

lande, Sire, répondis-je, jamais une telle méchanceté ne vint en notre cœur. — Cela est bon, dit-il, mais de l'un on vient à l'autre; soyez sage! Et il me laissa. »

Le lendemain, Chamier voit M. le maréchal de Bouillon, qui, sans s'arrêter à ce qui touche notre ministre personnellement, l'entraîne tout aussitôt dans un grand entretien général de politique protestante. (1) « Je lui dis, continue-t-il, les propos que j'avois eus avec le Roy. De quoy il dit n'avoir point ouï parler. Et me dit que quant aux nouvelles, qu'il y avoit apparence de guerre en Allemagne pour la Religion; d'autant que les princes protestants se plaignoient que la paix de Passau étoit rompue en toutes ses clauses, les Ecclesiastiques demandant et obtenant de l'Empereur d'être remis en la possession de leurs biens, même avec compte des fruits perçus. Qu'il y a une ville sur le Rhin (2) en laquelle l'Evêque voulut faire la procession par tous les lieux célèbres de la ville, au lieu qu'on n'avoit accoutumé de passer qu'en certaines petites ruelles; mais le Magistrat en étant averti, s'en alla prendre la procession et la conduire lui-même par les ruelles accoutumées, faisant emprisonner trois des principaux qui avoient consenti à telle nouveauté. L'Evêque en faisant plainte à l'Empereur, il y avoit le Duc de Bavière qui déclara que si la ville ne se départoit de tel empêchement et ne désavouoit le conseil qui en avoit été tenu, elle seroit

(1) « Depuis la soumission de Sedan (avril 1605), jusqu'à la fin du règne de Henri IV, on entend à peine parler du duc de Bouillon, » dit M. Ouvré, *Aubéry du Maurier*, p. 145. Le langage qu'il tient ici à Chamier, montre que ses pensées n'étoient pas oisives.

(2) Il y a ici, à la marge du manuscrit, *Donaverda*. C'est *Donawert* ou *Donawerth* (*Donaverda*, *Danubii insula*), en Bavière. Au lieu du Rhin, il faudrait donc lire *Danube*.

dans vingt-quatre heures mise au ban de l'Empire. La ville obéit , et fut par le dit Duc déclaré que la ville ne seroit point mise au ban , mais que l'Empereur vouloit qu'on lui livrât trois des principaux du conseil , ce qui fut fait , et cela jusques au 23 novembre dernier. Sur quoi le duc de Vittemberg est intervenu , qui se plaint de ce que l'exécution du ban qui lui appartenait comme gouverneur du Cercle de Souabe , avoit été commise à un autre. Qu'à cela sert pour faire voir que les Luthériens cherchoient l'union avec ceux de notre confession.

« Que les Hongrois ont publié un manifeste par lequel ils se départoient de toute union et amitié avec les Allemands et protestoient de ne les vouloir jamais reconnoître pour amis.

« Qu'en Flandre on a publié un écrit que le Roy a vu , dans lequel il est parlé des Roys de France , d'Angleterre et d'Espagne en ces termes : que celui d'Angleterre est représenté pour le plus grand Roy qui soit , et chef de ceux de la Religion en quelque lieu qu'ils soient. Que le Roy d'Espagne est d'un frêle naturel , qui n'est maintenu que par les vertus et la mémoire de son père. Que celui de France est un lion , mais lassé et de qui les griffes sont émoussées.

« Qu'en Italie , les affaires des Vénitiens contre le Pape s'échauffoient , qu'ils ont prins prisonnier celui qui était leur ambassadeur auprès du Roy , pour ce qu'il fréquentoit tant le Nonce du Pape que l'ambassadeur d'Espagne , et avoit demandé au Pape un évêché sans le sçu de la seigneurie ; qu'on croit qu'il étoit déjà décapité.

« Que s'enquérant à certain personnage , non de notre Religion , mais même prêtre , pourquoy M. de Béthune avoit dit qu'il falloit attendre le mois de may , et qu'on verroit bien des choses , il avoit dit que c'étoit parce

qu'en ce temps-là on espéroit que M. D. R. S. (1) serviroit pour manier l'assemblée. »

Ne nous arrêtons pas sur cette longue digression et revenons à l'objet spécial de nos recherches. Nonobstant l'explication que Chamier avait eue avec le roi, celui-ci lui gardait toujours, ou feignait de lui garder rancune. On peut être sûr qu'il y avait intérêt; car, dans l'expression de ses sentiments comme dans l'emploi de ses moyens, Henri IV avait toujours un but ou visible ou caché, « faisant souvent le fâché » ainsi que nous l'explique Sully, et donnant le change à ses interlocuteurs, en parlant par-dessus leurs têtes.

« Le jeudi (24 janvier), M. de Saint-Auban me dit que le Roy avoit dit à Cotton que j'étois un séditieux, et que Cotton lui avoit répondu que j'étois habile homme et docte. Et le Roy répliqua qu'on étoit sujet à être trompé.

« M. de Verdun m'apprit que, disant au Roy, comme je l'en avois prié, que j'étois marri que par des rapports je fusse en sa malgrâce, le Roy répondit qu'il étoit vrai, et que j'étois un séditieux. Lui repartant que s'il plaisoit à Sa Majesté m'écouter, je lui donnerois contentement, Sa Majesté répliqua : m'en répondez-vous ? Et lui, disant qu'oui, le Roy lui promit de lui donner heure pour parler à moy à fond. » . . . . .

« Le dimanche (27 janvier), M. de Bullion me donna entrée chez M. le Chancelier, à qui je me plaignis de ce que le Roy étoit toujours courroucé contre moy, et lui en

(1) Ces initiales désignent apparemment Monsieur De Rohan Soubise. Agé alors de vingt-huit ans, Henri De Rohan avait épousé, en 1605, Marguerite de Béthune, fille de Sully et fervente huguenote, et était colonel des Suisses et des Grisons. Il attirait dès lors les regards du parti réformé.

dis les particularités. A quoy il répondit que c'étoit peu de chose, et que je ne devois point croire que le Roy fût en colère, seulement que je continuasse d'être homme de bien, et que je n'eusse point de peur du reste. »

Le lendemain, Chamier reçoit, par la bouche de M. Du Cros, un écho de ces mêmes paroles, enrichies d'une maxime de conduite à l'usage de la cour. Il en tient note en ces termes :

« M. le Chancelier parla de moy à M. Du Cros, et dit que le Roy seroit bien aise de me connaître homme de bien, mais que je ne devois pas toujours dire tout ce qui étoit vrai ; que j'eusse aussi bien fait de nier au Roy que j'eusse parlé à M. de Lesdiguières des garnisons. »

Quelques jours après (le samedi 9 février), il reçoit la visite de son célèbre collègue, le ministre Du Moulin, qui lui dit venir de l'Arsenal, parce que le samedi auparavant il avoit été requis de M. de Sully de lui donner quelques passages des Pères contre la transsubstantiation, qu'il lui en avoit fourni 25, et tout fraîchement, il en demandoit d'autres des façons hyperboliques de parler dont les papistes abusent.

« Qu'au reste, il l'avoit assuré de sa résolution à tenir bon sans changer ; que le jour auparavant M. de Villeroi l'avoit été voir par le commandement du Roy, qui se plaignoit d'un bruit qui couroit que le sieur de Rosny disoit que toutes les promesses qu'on lui faisoit étoient vaines, et qu'on ne cherchoit qu'à l'engager pour puis le laisser là, qu'il ne devoit point penser cela, le Roy étant d'autre naturel, et tenant fort bien ce qu'il promettoit : qu'il le prioit d'avoir égard à ses affaires, car la paix se faisoit es Pays-Bas, et la guerre se préparoit en Italie, en laquelle il faudroit nécessairement que le Roy se mêlât ; auquel cas il ne sçavoit à qui se fier de ses affaires qu'à

lui qui en avoit parfaite connoissance ; mais la Religion y donnoit de grands empêchemens. La réponse fut qu'il seroit toujours très-humble serviteur de Sa Majesté, mais quand sa religion le rendroit inutile, il consentiroit volontiers à être renvoyé en sa maison. Que le cardinal Du Perron y fut aussi, et lui dit qu'il s'étonnoit que pour des opinions il voulût ruiner et sa fortune et les affaires du Roy. A quoy il répondit qu'il croyoit y avoir des sortes de difficultés dont les unes pouvoient être appelées opinions, et qu'on pourroit en rabattre quelque chose ; mais qu'il y en avoit de si essentielles, que sa conscience ne sçauroit s'y ployer, comme de la transsubstantiation, de la communion sous une espèce, de l'adoration des images. A quoy le cardinal répondit qu'il y avoit des expédients ; que pour la transsubstantiation et les images, il en croiroit ce qu'il voudroit ; qu'on lui donneroit un privilège et à toute sa race de communier sous les deux espèces. »

Nous allons voir enfin le roi se dérider, promettre de faire meilleur visage à Chamier, et, si nous l'en croyons sur parole, sa sévérité, jusque-là si tenace, sera expliquée par un accès de goutte.

« Mercredi, 14<sup>e</sup> février, M. de Chambaud me dit que le mardi, sur le tard, comme il prenoit son congé, le Roy lui dit : « Eh bien ! vous ne me dites rien de M. Chamier ? » Il répondit qu'il avoit parlé à moi, et trouvé que je ne désirois que d'être son très-soumis serviteur ; que j'avois été au Louvre, mais que je n'avois pu avoir la commodité de parler à Sa Majesté. Qu'alors le Roy lui dit qu'il étoit content de moy, et ne croyoit point ce qu'on lui avoit rapporté ; qu'il étoit aise que je n'eusse point parlé à lui pendant sa goutte, parce qu'il étoit chagrin ; mais que, puisqu'il se trouvoit bien, je pourrais parler à lui quand je voudrais. »



Sur ces entrefaites , le procès du collège de Montélimar est jugé au conseil contrairement aux prétentions qu'était venu soutenir Chamier. Il ne lui restait plus qu'à prendre congé de Sa Majesté et à retourner en Dauphiné, battu et peu content. Il commença ses préparatifs de départ. Le 1<sup>er</sup> mars, il se rend au Louvre , « où , dit-il, je trouvai le Roy revenant des Tuileries et descendant de carrosse , tenant M<sup>r</sup> le Dauphin par la main. Me demanda si je ne l'avois point vu. Je répondis que non , et alors lui baisai les mains ; et le Roy dit : Voilà qui vous gouvernera un jour comme moi. Je répondis : Dieu le veuille, Sire, nous l'espérons bien ainsi. »

« Montez en haut, me dit le Roy. Comme il sortoit de sa chambre pour dîner ; je dis au Roy que je suppliois Sa Majesté de me donner ses commandemens , afin de me retirer. Il me dit : Aussi ferai-je , mais je ne puis d'aujourd'hui. »

Le lendemain et le surlendemain , étant allé « de bon matin au Louvre , il voit sortir le Roy plus tôt que de coutume , et fort peu accompagné. » Le jour suivant , mardi 4 mars : « Le Roy, dit-il , voulant partir pour aller à Chantilly, je me présentai à lui , et il me dit qu'il vouloit me parler à moy à loisir ; partant , que je le suivisse.

« Le soir je parlai à M. de Bullion, qui me dit qu'il n'y fallait pas faillir : mais que je ne partisse point qu'il n'en fût de retour , parce qu'il voulait me parler ; qu'il partirait le lendemain mercredi et seroit de retour vendredi ou samedi.....

« Jeudi 6 mars , je fus à l'Arsenal pour demander ses commandemens à M<sup>r</sup> de Sully. Il ne me dit autre chose , sinon que je disse qu'on ne crût point tout ce qu'on diroit de lui sur son changement de religion. »

Le 9 mars, après avoir vu M. de Bullion, Chamier se met en route, rencontre à Ecouen le maréchal de Bouillon, qui lui recommande « de ne point faire de difficulté de parler franchement au Roy des méfiances qui couraient contre eux. »

« Le lendemain il ne daigne partir matin, pensant avoir assez de temps pour trouver le Roy à son lever. Mais le Roy avoit été plus matinal et étoit allé à Verneuil courre le cerf..... Le même soir, il se présente au Roy au retour de la chasse, et assez tard. » Sa Majesté lui dit qu'elle lui parlera le lendemain. Le mardi matin, c'est le vol du héron, et Chamier est renvoyé à l'après-dînée; l'après-dînée, le héron tient encore; l'audience se trouve remise à l'issue du souper, et ce n'est pas encore le dernier mot. « Après le souper, le Roy me prit par la main et me dit que je me trouvasse le lendemain à son lever, qu'il me parleroit. »

Nous touchons enfin à cette dernière entrevue que Henri IV avait paru vouloir lui-même, et qu'il avait tant fait désirer.

« Mercredi donc (12 mars), je me trouvai deux heures avant son lever à la porte de la chambre. Comme le Roy fut éveillé, je priai M. d'Arambure (avec qui le jour auparavant j'avois fait connaissance), de le faire souvenir que j'attendois ses commandements. Peu après encore, je priai M. de Saint-André, porte-manteau, d'en faire souvenir M. d'Arambure (1). Il sortit et me dit que le S<sup>r</sup> d'A-

(1) Jean d'Arambure, baron de Picassary; cité par Brantôme comme l'un des plus braves mestres-de-camp huguenois au service de Henri IV, qui, à son avènement à la couronne, le nomma grand giboyeur de sa maison et commandant de sa compagnie de cheval-légers. Dans une lettre du roi à Sully, d'avril

rambure en avoit parlé au Roy, qui avoit promis de m'ouïr ; puis j'entrai dans la chambre, le Roy étant au cabinet et le S<sup>r</sup> d'Arambure.

« Enfin le Roy sort, me voit, me prend par la main et me mène en une galerie, et me demanda d'abord si je m'en allois bientôt. Je dis : incontinent que j'aurois reçu ses commandements. Alors il me dit qu'il se vouloit servir de moy, et servir non pas comme plusieurs pensoient et disoient qu'il tâchoit de gagner les ministres, et tout soudain qu'il fait du bien à quelqu'un, on les tient pour suspects et on les appelle des *pensionnaires*. Qu'il ne demanderoit rien de moy que ce qui se doit d'un homme de bien. Qu'il n'étoit pas, comme on disoit, gouverné par les Jésuites ; mais qu'il gouvernoit et les Jésuites et les Ministres, étant le Roy des uns et des autres. Que je m'étois porté trop molestement par le passé et à Gap et depuis à Châtelrault, si bien qu'on n'y entendoit que moy ; que cela ne se devoit pas faire. J'interrompis Sa Majesté en disant que je n'avois été ni vu ni ouï à Châtelrault. Quant à Gap, je ne sçavois point qu'il s'y fût rien fait contre son service. Il me dit : Il faut confesser qu'il s'y est fait des fautes, mais je sçais bien que ç'a été sans penser à mal, mais ce sont toujours des fautes, comme qu'on avoit reçu des lettres des Princes étrangers, qu'on

1607, il est mentionné comme un de ses « familiers serviteurs ». — Une descendante de cette famille, madame d'Arambure de la Contaudière, fut persécutée à outrance après la Révocation. Elle subit cette persécution avec une intrépide fidélité. Elle fut traînée, pendant plus de dix ans, de couvent en couvent, de forteresse en forteresse. En 1700, on la voit transférée au château de Nantes. Elle y mourut peut-être ; il n'est plus question d'elle. (V. *la France protestante* de MM. Haag, t. IV. Art. *Des Vieux*.)

avoit appelé le Pape *Antechrist*, de quoy on se devoit abstenir, quand il n'y auroit que cette considération qu'il étoit son ami, et que, quand le Roy d'Espagne seroit son ennemi, il n'endureroit pas qu'on en parlât mal (1).

« Je lui dis aussi que j'espérois m'être tellement comporté, qu'on ne sauroit m'accuser d'avoir ému aucune sédition, mais que les moines se rendoient extrêmement emportés à nous agacer, même jusques à défier les Synodes contre eux, dont il advenoit qu'on étoit engagé en des disputes qui ne pouvoient qu'elles n'apportassent des aigreurs, comme j'y avois été engagé autant et plus souvent qu'homme de ma robe. Que j'espérois que Sa Majesté distingueroit ce qui étoit dit contre les moines d'avec ce qui toucheroit Sa Majesté, et ne trouveroit pas mauvais qu'en nous portant envers Sa Majesté en toute humilité, nous résistassions vivement aux moines. Il me dit quant aux disputes, qu'il ne les trouvoit pas mauvaises, encore qu'il ne les trouvât pas bonnes, mais qu'il ne vouloit pas les empêcher. Qu'on pouvoit toutefois dire les choses doucement, même qu'il ne trouvoit pas bon que nous nommassions les *Papistes*, que nous pouvions les appeler *Romains*, ou de la *Religion romaine*, ou nos *adversaires*. Je dis qu'ils nous appeloient ordinairement *hérétiques*, *Calvi-*

(1) On voit que Henri IV demande aux huguenots de ne point surtout gâter ses affaires avec le Saint-Siège. C'est le mot que Corneille met dans la bouche de Prusias :

« Ah ! ne me brouillez pas avec la république !

« Portez plus de respect à de tels alliés. »

Et Chamier aurait été dans son rôle en répliquant comme Nicomède :

« Je ne puis voir chez eux les rois humiliés...

« Et de pareils amis, en bonne politique... »

nistes, et il dit que c'étoit par abus et que nous le prenions comme si on parloit de nous brûler. Me dit qu'il voudroit avoir perdu un bras et pouvoir réunir tous ses sujets en une même croyance. Je dis que c'étoit un désir digne de lui ; et que tous les gens de bien prioient Dieu qu'il lui en fît la grâce. A ce propos, il dit qu'il falloit qu'un chacun l'y aidât, et qu'il avoit envie d'assembler un concile pour cet effet. Je dis que ce seroit la plus grande de toutes ses œuvres. Il me dit qu'il falloit que nous l'aidassions. Je répondis que j'osois l'assurer que tous les pasteurs y apporteroient tout ce qui seroit en eux, comme ils avoient fait autrefois au colloque de Poissy. Lors il s'adressa à moi, et dit que je lui aidasse. Je dis que j'y pouvois peu, mais que je serois marri de n'y apporter tout ce qui seroit en moy. Lors il dit que j'y pouvois beaucoup, et se jeta sur mes louanges, et dit qu'il avoit pensé à me faire du bien, à me donner une pension, et en avoit parlé à M. de Bouillon, mais qu'il ne l'avoit point voulu faire pour cette année, car il vouloit premièrement voir comme je le servirois en la prochaine assemblée qu'il accorderoit dans quatre ou cinq mois; et laquelle il eût déjà accordée, mais qu'il a vu qu'il y a des fols encore parmi nous, et sur cela se plaignit de M. Renaud (1), de ce qu'il avoit écrit

(1) Antoine Renaud, ministre et député de l'Église de Bordeaux, homme ardent et résolu, avait été chargé d'aller conférer au sujet de la doctrine de l'*Antechrist*, dont il a été question plus haut, avec les Académies de Heydelberg, Leyde, Londres et Sédan. Le roi avait fait tomber sur lui sa colère et lui avait interdit de rentrer en France. (Cfr. *OEcon.*, roy. t. I, p. 519; *Mém. de Du Plessis Mornay*, t. I, p. 124, t. IX, p. 524, et deux lettres du duc de Bouillon, publiées par M. Ouvré dans son excellente étude sur les *Mémoires inédits d'Aubéry du Maurier*, Paris 1853, in-8°, p. 103.)

en Allemagne, et des paroles qu'il avoit dites : qu'il gaignoit les hommes de notre parti en leur donnant des pensions, et qu'il vouloit que je lui fusse témoin comme il n'en étoit rien ; que de telles paroles l'offensoient fort (1).

« Sa Majesté me dit aussi que nous nous défilions de lui plus que de ses prédécesseurs, qui nous avoient massacrés et fait du pis, qui même avoient été mis de Dieu en sens réprouvé pour les perdre, là où au contraire il l'avoit jusques alors accompagné de ses grâces et de son esprit pour conserver son royaume (2). Qu'il reconnoissoit bien être indigne de tant de grâces, car il ne faisoit pas tout le bien qu'il devoit, et faisoit plus de mal qu'il devoit (et il me sembloit en le disant sangloter), mais si avoit-il des bons desirs (3). Je répartis que nous espérions que Dieu, qui

(1) Que voilà bien Henri IV, tel que d'Aubigné nous le peint, consultant les gens « en termes *qui sentoient la conclusion*, selon sa bonne coutume. » Avec quelle habileté raffinée le *madré* Béarnais, passé maître en l'art de séduire, fait miroiter la perspective d'une *pension* aux yeux de son interlocuteur, en ayant grand soin de protester de la pureté de ses intentions et de manifester sa colère contre ceux qui l'accusaient de gagner les gens et parlaient de ses *pensionnaires* ! L'honnêteté de Chamier éclate dans la naïveté de ce récit et de tous ces menus détails.

(2) Cfr. ci-dessus, p. 426. — Henri IV avait antérieurement tenu un langage analogue au Parlement : « Mes prédécesseurs, leur dit-il un jour, ne vous aimoient pas et vous craignoient ; moi je vous aime et ne vous crains pas. »

(3) On a de la peine à prendre au sérieux cet accès soudain de sensibilité de la part « du plus rusé et *madré prince qui fût au monde*, » comme l'appelle d'Aubigné. Toutefois nous noterons ici ce que dit le même d'Aubigné, que « ce prince *pâlissait* ordinairement, quand il *parloit d'affection*. » Ajoutons qu'au

lui avoit fait des grâces qui le rendoient le plus grand de tous les Roys, y ajouteroit encore ce qui y défailloit. Me parla que nous n'avions que faire de chasser les catholiques hors des garnisons, et que nous devions croire que nous n'avions d'autre sûreté que ses bonnes grâces. Que nous sçavions bien que les garnisons ne sçauroient nous garantir, vû que les capitaines en déroberent la pluspart. Qu'il sçavoit bien qu'on disoit qu'on ne craignoit point durant sa vie, mais qu'on n'étoit point assuré que M. le Dauphin fût de même volonté; mais que cela étoit le dépouiller devant qu'il s'allât coucher; qu'il faisoit, pendant qu'il étoit en vie, lui obéir et vivre en paix. Qu'au reste le Dauphin étoit d'un naturel tel qu'il le faut à la France, ayant assez de courage pour se faire craindre et se servir du glaive que Dieu a mis en la main des Roys; et d'autre côté, d'un naturel débonnaire pour ne faire point de mal; car, même quand on fait battre des renards avec des petits chiens, il prenait bien plaisir à les voir mordre; mais si tôt qu'on parle de tuer le renard, il ne le veut pas et se met à crier. Que des pages aussi il prend

souvenir de la scène touchante qui motive cette remarque, l'ancien et loyal ami du Béarnais ne peut s'empêcher de faire cette déclaration : « Sur quoi il faut que je vous dise ici que la France, en le perdant, perdit un des plus grands rois qu'elle eût encore eus; il n'étoit pas sans défauts, mais en récompense il avoit de sublimes vertus. » — C'est l'éditeur de 1731 qui s'est permis d'intercaler ces lignes dans le récit de son auteur (p. 152), mais elles sont empruntées à un autre passage de d'Aubigné lui-même, et il faut reconnaître qu'en rendant ce juste témoignage à son glorieux maître, — à qui, de son vivant, il n'avait jamais *fardé la vérité*, — il formulait d'avance, en quelque sorte, l'opinion de l'équitable postérité.

bien plaisir qu'on les menace ; mais soudain , qu'on parle de les fouéter , il crie qu'il ne le veut pas ; qu'au reste il donneroit ordre qu'il seroit bien instruit comme il m'avoit dit l'autre jour. Qu'il avoit manié nos affaires pendant 25 ans , et qu'il avoit eu moyen de connoître tous ceux qui trahissoient le Roy , et depuis ceux qui nous trahissoient , qu'il sçavoit bien toutes nos faiblesses , mais qu'il n'avoit garde de les découvrir aux catholiques (1) ; qu'il

(1) Accommodant ses paroles suivant l'occasion , Henri IV tenait aux catholiques un propos tout semblable. Il est intéressant de rapprocher de celui-ci un discours que rapporte d'Aubigné. Etant venu à la cour quelque temps après la mort de la Trémouille (octobre 1604) , le roi demeura plus de deux mois sans l'entretenir. Enfin un jour il lui parla ainsi : « Je ne vous ai point encore parlé de vos assemblées , où vous avez failly à tout gaster , car vous y alliez de bonne foi. De plus , j'avois mis les plus grosses têtes du parti dans mes intérêts , et vous étiez peu qui travailliez à la cause commune. La meilleure partie de vos gens pensoit à ses avantages particuliers et à gagner mes bonnes grâces à vos dépens. Cela est si vrai , que je me puis vanter qu'un homme d'entre vous , des meilleures maisons de France , ne m'a coûté que cinq cents écus pour me servir d'espion parmi vous et vous trahir. Oh ! combien de fois , en voyant que vous ne suiviez pas mes volontés , ai-je dit :

Oh ! que si ma gent  
Eût ma voix ouïe , etc.

« Et puis :

J'eusse en moins de rien  
Peu vaincre et desfaire , etc. »

Nous prenons cette citation dans l'édition d'Amsterdam , 1731 ; mais nous devons dire que les deux phrases qui précèdent ces quatre vers du vieux psaume 81 ( traduit par Théod. de Bèze ) ,



sçavoit aussi tous nos déportements, et particulièrement qu'il sçavoit fort bien les miens (1). Alors je dis que je désirerois qu'il les vît tous et que je n'appréhenderois plus les rapports.

« Pour la fin me dit que j'assurasse les Églises qu'il les maintiendrait en paix et maintiendrait ses Édits. Pour mon particulier que je le servisse bien, et qu'il me seroit bon maître, et qu'il ne me manqueroit pas, que je n'en eusse point de peur; et me redit cela par deux fois, une au milieu de la galerie, l'autre à la porte en sortant. »

Tel fut ce dernier entretien, dans lequel Henri IV avait évidemment entendu « se servir » du ministre huguenot plus encore qu'il n'avait bien voulu le lui dire. Tout ce que nous avions exposé antérieurement était le commentaire anticipé de son discours et nous dispense ici de plus amples réflexions. Joignons-y seulement comme d'intéressants corollaires, les entrevues d'adieux avec M. le chan-

paraissent avoir été ajoutées par l'auteur de cette édition; car, d'après une communication de M. Lud. Lalanne, qui va publier, pour la première fois, le texte *fidèle* des Mémoires de d'Aubigné, on ne trouve dans les copies authentiques que ces simples lignes: « *Car vous estiez bon et je corrompis tous vos plus grands, si bien que j'en ay faict un mon espion et vostre traistre pour 600 escus. Oh! combien de fois, etc.* »

En nous donnant enfin le *vrai* « Discours d'Agrippa d'Aubigné sur sa vie, » en le *purgeant* de toutes les paraphrases dont l'avaient affublé les premiers éditeurs, M. Lalanne aura bien mérité des lettres et de l'histoire.

(1) Henri IV aimait à se vanter d'être bien informé, et il l'était en effet le plus souvent. D'Aubigné, dans son langage si expressif, dit qu'il avait « l'ouïe *monstrueuse*, par laquelle il apprenoit des nouvelles d'autrui et de soy-même parmi les bruits confus de sa chambre et mesme en entretenant autrui. »

celier et M. de Bouillon : » — « Le vendredi (14<sup>e</sup> mars), je fus sur le soir prendre congé de M. le Chancelier, qui, m'ayant vu, m'appela soudain et me dit : Eh bien, n'êtes-vous pas las d'être avec nous ? — Ouy vraiment, monsieur, même (surtout) y ayant si mal fait les affaires des Églises. Et lors il entra sur des apologies et me dit qu'on n'avoit fait nul compte de l'opposition de ceux de Montélimar. Lors je me plaignis de ce qu'on y avoit point voulu faire droit. Il dit que c'étoit assez la rendre nulle que de n'en avoir point parlé, et protesta qu'on n'attenteroit rien contre l'Édit, mais qu'on le garderoit de bonne foy, que la faute venoit de nous qui devons être d'accord parmi nous, et que les intérêts particuliers gâtoient tout (1).

(1) Parole digne d'attention. Nous avons rappelé ailleurs que déjà Chamier lui-même et Brunier, en portant au synode de Montpellier (juin 1598), les lettres de l'assemblée de Châtellerault accompagnant l'édit de Nantes, avaient été chargés de faire entendre à leurs coreligionnaires que « si tout ce qui était nécessaire n'avoit point été obtenu, c'étoit *faute d'une bonne union et intelligence*. »

On a toujours reproché aux Réformés de France ce manque d'*union* qui tient à leur manque d'*unité*, c'est-à-dire à l'absence parmi eux d'un chef spirituel, visible et temporel, — « *εἰς κοίρανος* », comme dit M. J. de Maistre. Il est bien vrai qu'il ne faut pas chercher de *papauté* chez les Réformés de France ; ils n'en eurent jamais, même en la personne du grand Du Plessis Mornay, qui n'a été *pape* que le jour où, suivant la fine répartition de Sully à Henri IV « il donna le chapeau à M. d'Evreux. » Ce défaut d'unité et d'union des Huguenots (encore qu'il ait été fort exagéré) est un point incontestable, et a fait leur faiblesse vis-à-vis d'adversaires nombreux et unis, et qui sacrifiaient tout au principe d'autorité. Mais si les Huguenots ont manqué d'*accord* et d'*intelligence*, ils ont chèrement payé leurs fautes ; et

« Il me demanda si j'avois prins congé du Roy ; je dis qu'ouy et qu'il m'avoit parlé d'un concile , que j'avois fort loué ce dessein comme le plus grand et le plus nécessaire. Il me dit qu'il étoit vray , et que luy-même y avoit beaucoup apporté du sien pour y disposer les affaires. Je répartis que je ne pensois pas que celui-là fût homme de bien qui ne se joindroit pas à la volonté du Roy en cela par ses prières et ses efforts , seulement qu'il falloit que Sa Majesté print garde à lever tout soupçon et à montrer qu'elle y procède sincèrement , ôtant toutes les craintes que nous pourrions avoir d'être surpris ; en après de considérer que c'est une affaire de Religion , et que la Religion ne se doit point conduire par maximes d'Etat , ce qu'il m'avoua. Je lui dis aussi que , pour en venir à bout , il faudroit que le Roy ne s'attendît point à ce qui est hors de son Royaume , car plusieurs , et nommément le Pape , traverseroient une si bonne envie , comme ils avoient fait au colloque de Poissy ; mais il me dit que l'état des affaires étoit autre aujourd'hui , et ajouta que , par aventure , le Roy seroit bien aise de m'en parler encor.

s'ils ont tout perdu en 1629 et en 1685 , la sévère histoire reconnaîtra de plus en plus qu'ils ont du moins gardé l'honneur , cet honneur qui bien souvent , dans les choses d'ici-bas , ne se concilie point avec l'intérêt , et qui exige parfois même le sacrifice de la vie. « *Summum crede nefas animam præferre pudori !* » dit Juvénal. Et on lit dans un vieux dialogue du XVI<sup>e</sup> siècle , écrit après la Saint-Barthélemy , ces remarquables paroles : « *Chose admirable , que le monde ne reconnoist point.... Ces Huguenots perdent toujours leurs batailles , et toutefois obtiennent la victoire de leur cause ,.... tellement qu'on les pourroit dire vainqueurs , alors qu'ils ont été vaincus.* » (Réveille-matin des François , 1574.) Qui peut nier en effet qu'ils n'aient remporté , hélas ! bien des victoires morales depuis trois siècles ?

« Je me trouvai au soupé de M. de Bouillon , qui venoit du Louvre, car le Roy étoit arrivé. Il me parla longuement de trois choses. La première , du concile ; la seconde , de ses affaires ; la troisième , de M. Tilénus. Pour le premier , son avis est de regarder aux moyens d'empêcher ce concile en toutes façons, étant certain qu'il ne peut être tenu qu'avec tromperie , que toutefois il ne faut point le refuser ouvertement et directement , mais indirectement , en demandant des conditions justes et égales auxquelles on ne condescendra jamais ; surtout ne nous hâter point et attendre qu'on nous en parle à bon escient , et nous verrons alors tout ce qu'on en dira dans le particulier : que de là il viendra qu'on gagnera temps ; sans cela il seroit à craindre , si vous vous portez , ce dit-il , à vous engager autrement , que le Roy se contentant seulement des termes généraux ne vous porte peu à peu à des choses injustes et telles qu'il voudra.

« Pour le 2<sup>e</sup> me donna charge d'entamer ces propos du Roy aux fils de Mr de Lesdiguières , et d'assurer que sa résolution étoit de ne vaciler pas en la religion.

« Pour le 3<sup>e</sup> , qu'il désiroit qu'il y eût un commerce de lettres entre moy et Mr Tilénus. »

Le 16 mars , Daniel Chamier ayant repris son *sac* , c'est-à-dire son dossier , des mains de M. de Bullion , quittait définitivement Paris , le 25 il arrivait à Grenoble , et le 28 il étoit de retour à Montélimar après une absence de cinq mois.



---

**NOTA.** Nous avons fait imprimer à part, et nous comptons publier en son entier, avec d'autres documents, le *Journal de Chamier*, d'où sont tirés les extraits textuels qu'on vient de lire. Un des passages les plus curieux de ces extraits, la rencontre de Chamier et du père Cotton à Fontainebleau (page 39), nous avait fourni l'occasion d'une note historique que nous avons dû détacher pour en faire l'objet d'un travail spécial, à cause des développements qu'elle exige.

---

## APPENDICE

### DE L'AVANT-PROPOS.

---

#### I. (PAGE 13.)

Henri IV, avons-nous dit, est à nos yeux la plus parfaite personnification du *caractère français*, et assurément nous ne sommes pas le premier à émettre cet avis. Sans nul doute, le Béarnais savait d'ailleurs lui-même mieux que personne ce qui en était. Or, il est curieux de voir quelle opinion il avait du *caractère français* en général. Dans une lettre écrite à sa sœur, madame Catherine (1), le 28 septembre 1597, il a tracé ces lignes : « Il faut que les des-  
« plaisirs talonnent tousjours les contentemens. Vous  
« pouvez penser quel je le debvois avoir du succès  
« d'Amiens, et quel regret j'ay dans l'âme de voir le  
« cours de ma bonne fortune arrêté par un débände-  
« ment général de mon armée, qui, l'argent à la main,  
« n'a sçu estre empesché, tant la légèreté des Français est  
« grande! »

César aussi avait signalé chez les Gaulois ce même trait de caractère : *Mobilitas et levitas animi* (2).

(1) Ms. Dupuy, t. 407, f° 61, et *Recueil des lettres missives*, t. IV, p. 855.

(2) *Comment.*, lib. II.

Mais l'exclamation échappée à Henri IV n'a-t-elle pas, dans sa bouche, quelque chose de fort piquant ? Si on lui en eût fait l'application, il ne se fût vraisemblablement pas trop récrié, car on sait que, se connaissant assez bien lui-même, il passait volontiers condamnation sur ses défauts et s'exécutait de la meilleure grâce du monde, sauf à ne s'amender point pour cela. Il ne faut point s'y tromper : la *légèreté française* et la *bonhomie* de formes étaient tout à la fois chez lui un don de nature et, pour ainsi dire, un raffinement de sa politique ; car le rusé monarque savait faire servir à ses fins plus ou moins légitimes, ses défauts mêmes aussi bien que ses qualités. « Le caractère du Roi de Navarre, dit un historien de nos jours qui lui est d'ailleurs favorable, ne fut pas un modèle de loyauté, comme on l'a surtout montré, mais le type d'une politique adroite qui ménage toutes les opinions pour les concilier. »

## II. (PAGES 9, 14 ET 113.)

Nous n'ignorons pas qu'en faisant nos réserves sur le caractère de ce grand événement de l'histoire moderne, — l'abjuration de Henri IV, — nous nous exposons, tout aussi bien que les deux bons catholiques dont nous invoquons le témoignage, au reproche que certains protestants ont encouru « d'envisager cet acte solennel à un point de vue *étroit*, et de ne se point élever aux *grandes* considérations. » Nous le savons, c'est une opinion très-généralement partagée par les historiens, que Henri IV, en se déclarant catholique, a cédé à une impérieuse nécessité, qu'il a fait preuve d'un patriotisme éclairé, et n'a point, en ce faisant, menti à sa conscience, laquelle était en définitive désintéressée dans l'affaire, puisqu'à ses yeux, sous le rapport religieux la question de culte n'avait pas

d'importance majeure, tandis que sous le rapport politique elle en avait une capitale et décisive. Donc ce qui eût été condamnable de la part d'un huguenot convaincu, était chez lui parfaitement naturel et admissible.

Voilà bien ce que l'on avance de plus plausible pour expliquer la conversion du fils de Jeanne d'Albret, pour atténuer le scandale du *saut périlleux* et de la « comédie politique jouée à Saint-Denis. » Car, en tout état de cause, peut-on, de bonne foi, désigner autrement, peut-on prendre au sérieux l'instruction préalable du royal catéchiste et la cérémonie soit disant religieuse qui s'accomplit le 25 juillet 1593 (1) ?

Malgré l'autorité des graves écrivains qui soutiennent la thèse que nous venons d'indiquer, on peut encore se demander si l'abjuration de Henri IV a eu lieu sous l'em-

(1) C'est pourtant ce qu'a très-naïvement fait M. G.-P.-R. James, auteur d'une *Vie de Henri IV*, publiée à Londres en 1847, 3 vol. in-8°. Ce biographe tient son héros pour incapable du moindre déguisement, et tout ce qui concerne l'abjuration lui paraît empreint d'une évidente sincérité. « It is scarcely possible, dit-il, to suppose that Henry was not sincerely convinced. » (Tome III, page 200.) Le Béarnais n'eût pas rencontré chez ceux qui le connaissaient bien, une telle dose d'illusion ; mais s'il l'eût rencontrée, il en aurait bien ri dans sa barbe grise, comme il fit avec Sully, cette fois où le compère trahit le fond de sa pensée sur la matière. (*Œcon. roy.*, t. II, p. 95.)

On vient de nous communiquer (après cette note écrite) un article récemment publié par M. Léon Feugère et dans lequel nous avons le regret de voir d'Aubigné tancé pour n'avoir point accepté sans dépit l'abjuration de son royal ami, pour avoir partagé « les *préventions* » des réformés à l'égard de « *cet heureux gage de la paix publique* ; » mais surtout nous sommes peiné de lire dans ce travail de l'élégant professeur, cette assertion que « *nul n'est en droit d'affirmer que la conversion de Henri IV n'ait été parfaitement sincère*. » Nous renvoyons M. Feugère à Henri IV lui-même et au passage de Mézeray que nous avons cité.



pire d'une indispensable nécessité, si elle fut le fruit d'un patriotisme vraiment éclairé, enfin si la question de religion et de conscience doit disparaître complètement devant la question politique, et si la postérité est en droit de joindre son absolution pleine et entière à celle de la cour de Rome (1).

Ces doutes se trouvent exposés avec beaucoup de force dans un ouvrage remarquable et à peine connu en France, de sir James Stephen, professeur d'histoire moderne à l'Université de Cambridge. Nous voulons parler des *Lectures on the history of France*, 2 vol. in-8°. London, 1852, 2<sup>e</sup> édit. Bien que ce soit une appréciation morale, c'est-à-dire essentiellement étroite et protestante de la haute question dont il s'agit, nous pensons qu'on ne nous saura pas mauvais gré de donner ici une traduction de ce morceau, et nous nous permettrons d'y joindre quelques rapprochements. Il est parfois utile de lire l'histoire de son pays écrite et jugée par un étranger.

EXTRAIT DES *Conférences sur l'Histoire de France*,  
Par sir James Stephen, t. II, p.

« .... Henri IV avait été élevé par sa mère Jeanne d'Albret dans la foi calviniste. D'Aubigné qui l'avait bien connue, dit en parlant d'elle, que, bien que parfaitement femme en tout le

(1) Dans l'examen de ce point d'histoire, il importe de se rappeler ce que M. Guizot a récemment si bien exprimé en ces termes : « C'est l'artifice ordinaire des mauvaises passions d'imputer les satisfactions qu'elles se donnent, soit à quelque grande idée dont elles poursuivent l'accomplissement, soit à l'absolue nécessité du succès : l'histoire se déshonorerait en acceptant ces excuses mensongères ; c'est son devoir de renvoyer le mal à sa source et de rendre aux vices des hommes ce qui leur appartient. (*Hist. de la Républ. d'Angleterre et de Cromwell*, t. I, p. 95.)

reste, elle avait « l'âme entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, le cœur invincible aux adversités. » Son fils Henri avait hérité de son courage et de son intelligence, mais non de sa piété et de sa constance. Les premières impressions produites par l'amour et la sagesse d'une telle mère ne furent jamais sans doute complètement effacées, même par la licence habituelle de sa vie, soit au début, soit plus tard. Toutefois une telle licence a toujours été et sera toujours incompatible avec cette foi qui, par la victoire sur soi-même, prépare l'homme à vaincre le monde. Autant que l'on peut admettre chez Henri une conviction religieuse ayant quelque sérieux, il semblerait avoir été protestant jusqu'à la fin (1). Mais ce qui ressort de presque tous les événements de sa vie, c'est qu'aucune conviction de cette nature n'eut une prise bien réelle sur son esprit. Lorsqu'il en vint à préférer l'abandon de sa foi à la perte de sa couronne, peut-être se persuada-t-il lui-même, comme évidemment le crurent ses amis, qu'il s'exposait au reproche d'avoir compromis son honneur comme gentilhomme, plutôt qu'à celui d'avoir porté atteinte à sa conscience comme chrétien. Aujourd'hui encore, son apostasie est justifiée et son déshonneur est contesté par beaucoup de ses compatriotes, d'après des principes contre lesquels doit énergiquement protester quiconque ne range point le vrai et l'honnête parmi les mots vides de sens.

« Considérez (dit-on,) les conséquences qui étaient attachées

(1) Cette pensée de notre auteur est conforme à l'opinion qu'exprimait en ces termes l'envoyé de Savoie : « Le Navarrois, de religion calviniste, si aucune y en a, a grand dessein de se maintenir, par les calvinistes, en opinion de grand observateur de religion, toutefois il a échappé souvent, et croit toutes choses d'une autre façon. Pour l'intérêt, il ne changera pas de religion, et s'il le fait, il sera d'accord avec les siens et ~~viendra~~... Il est agréable, un peu moqueur et gausseur; fait profession de bon Français, grand amateur de la noblesse; et encore qu'il montre d'oublier les injures, mais en effet il en a bien souvenance .... » (*Mss. Colbert*, bibl. impér. In-fol., t. XVIII.)

à la décision qu'il allait prendre. En demeurant dans l'Eglise réformée, il perpétuait nécessairement la plus funeste de toutes les guerres civiles; il assistait au démembrement de la France entre la Ligue et Philippe II; il voyait se prononcer contre lui, en faveur du duc de Mayenne, ces Etats généraux que le duc avait convoqués à Paris; il abdiquait ainsi le trône des Bourbons au profit de la maison de Guise, et livrait les huguenots, comme des victimes sans défense, au fanatisme de la Ligue et de ses meneurs (1). Au contraire, en rentrant dans le giron de l'Eglise romaine, Henri (continuent ses apologistes) était assuré, non-seulement d'échapper à tous ces périls, mais de rendre la paix à son royaume, de transmettre la couronne à sa postérité, et de garantir la tolérance aux protestants, ses anciens coreligionnaires. Eût-il été raisonnable ou humain, (ajoutent-ils,) ayant en perspective de telles conséquences, de persévérer plus

(1) Les papiers de la Ligue à Paris et à Sinancas, chaque jour mieux explorés, ont encore sans doute des secrets à nous livrer et nous ferons peut-être mieux comprendre jusqu'à quel point Henri IV pouvait être fondé à désespérer du succès de sa cause. « La prépondérance militaire du roi, dit M. L. Ranke, alors incontestable, et d'un autre côté, le besoin de paix ferait supposer qu'il pouvait, sans renoncer à sa croyance, obtenir un triomphe complet. Les protestants zélés lui représentaient qu'il n'avait qu'à laisser les catholiques élire un fantôme de roi; tout le venin de ses ennemis se concentrerait dans une seule tête; il saurait alors qui il avait à combattre; c'était le chemin le plus difficile, mais qui le mènerait à se faire roi absolu. On lui rappelait le danger personnel contre lequel nul ne pouvait le garantir au milieu de ses anciens ennemis; il valait mieux pour lui se maintenir, au pis aller, indépendant au fond de quelque province, entouré de ses serviteurs fidèles. De nos jours encore, il n'y a point de zélés protestants dont le cœur ne batte, à la pensée que Henri IV aurait pu conserver la couronne de France, sans faire le sacrifice de sa religion. » (*Hist. de France*, etc. trad. par J. J. Porchat, 1854. t. II p. 197.) M. Ranke trouve du reste dans les circonstances la plus complète justification de la conduite de Henri IV. C'est le point de vue politique et, comme on dit, *large*. (Voir plus loin, page 90.)

longtemps dans une foi religieuse, de persister dans un culte, auxquels il n'avait jamais accordé qu'une préférence douteuse et irréflectie?

« Si la question est posée en ces termes, alors il en est une autre qu'il faut poser également. Quel est le degré de culpabilité que font peser ainsi sur Henri IV ceux qui nous le représentent dirigeant, pendant une suite de plusieurs années, la guerre civile la plus désastreuse dont il soit fait mention dans l'histoire de la chrétienté, pour établir une religion à laquelle il n'aurait sincèrement adhéré ni par le cœur, ni par l'intelligence? Ses adversaires ont-ils jamais élevé contre lui une accusation aussi grave que celle qui résulte de l'assertion de ses apologistes? Le respect dû à la mémoire d'un aussi grand homme et toutes les probabilités nous obligent à repousser une hypothèse, qui fait de lui un hypocrite dès l'époque où il menait les huguenots aux champs de bataille de Coutras et d'Ivry. La responsabilité qui est véritablement à sa charge, c'est celle qu'il a encourue en agissant dans la pensée que, par le renoncement à sa foi, il servirait mieux les intérêts de son peuple, ceux de ses descendants et les siens propres. Son erreur fut de mettre la prudence humaine au-dessus de la sagesse divine, et d'attribuer à la prévoyance de l'homme une plus haute autorité qu'à la loi immuable de la conscience (1). Il est bien certain que ce ne fut pas sans de spécieuses raisons qu'il s'affranchit d'une manière aussi délibérée et aussi solennelle, des obligations sacrées de la vérité. Il est certain aussi qu'il jugea que c'était à tout prendre un

(1) M. de Carné se rencontre ici avec sir Stephen : « Indifférent et sceptique dans un siècle pieux, ce prince n'avait foi que dans la force tempérée par la prudence. Le côté humain des choses saisissait seul cette nature ardente et sensuelle. » Mais M. de Carné ne se renferme-t-il pas lui-même dans ce côté purement *humain*, lorsqu'il dit : « Si Henri IV ne s'était pas fait catholique, il fût resté, de son aveu, le chef impuissant d'une minorité, et jamais il n'aurait régné sur la France. Je ne sais pas, dans l'histoire, de fait plus avéré que celui-là. » (*Rev. des deux Mondes*, n° du 1<sup>er</sup> mars 1845.)

expédient, utile pour les autres comme pour lui-même. Mais que ce fût au contraire un expédient mauvais, détestable, comment en douterait-on, alors que la loi divine s'y opposait de la façon la plus directe et la plus formelle ?

« Il n'est donné qu'à celui qui connaît toutes choses de savoir ce qu'edt été l'histoire future de la France, si Henri fût demeuré ferme dans sa voie ; mais, cette même histoire en main, nous voyons, sans aucune obscurité, que le jour de cette prétendue et impie conversion doit être compté parmi les *dies nefasti* de son pays.

« Il est vrai que ce jour rendit la paix à cette terre arrosée de sang, et donna à Henri un règne incontesté de dix-sept années ; mais ces années furent pleines de soucis et de craintes, entachées par des fautes honteuses, enfin soudainement terminées par le couteau d'un assassin (1). Il est vrai qu'il préserva la France des dangers d'une succession disputée ; mais il la condamna à deux siècles de despotisme et de mauvais gouvernement (mis government). Il est vrai qu'il transmit la couronne à sept descendants de Henri de Bourbon ; mais, de ces sept rois, l'un mourut sur l'échafaud, trois furent déposés par l'insurrection de leurs sujets, un autre a laissé un nom voué à une indélébile infamie, un autre enfin vécut et mourut en proie à un triste bigotisme, faible esclave de son propre ministre. Le petit-fils de Henri, Louis XIV, au milieu des splendeurs qui l'environnèrent, semble peut-être faire une brillante exception et échapper à la sombre fatalité qui pesa sur les autres souverains de la maison de Bourbon ; mais celui-là même, par la licence de ses

(1) « Le vieux parti de la Ligue, toujours puissant parmi le peuple, appuyé d'ailleurs à la cour par de nombreux patrons, s'appliquait à incriminer les projets de Henri IV, à répandre partout le bruit qu'il voulait relever en Europe la religion prétendue réformée et « détrôner le pape. » *Le coup de poignard qui avait terminé sa vie n'était que l'expression sauvage de cette crédulité.* » (Bazin, *Histoire de France sous Louis XIII*, liv. I., ch. 1.) Le mot de d'Aubigné après l'attentat de Jean Chastel s'est ainsi trouvé finalement vérifié.

mœurs, par le système arbitraire de son gouvernement, par ses folles extravagances, par ses guerres iniques et ses froides persécutions, prépara lui-même à l'avance la ruine de son nom, de sa dynastie et de sa race. Si une voix prophétique eût pu découvrir à Henri IV la suite des événements qui résulteraient du marché d'apostat au prix duquel il achetait sa couronne, nous le demandons, ce marché eût-il été conclu par lui ? S'il eût cherché ses directions dans le Saint-Livre, pierre angulaire de l'Église qu'il abandonnait, ce livre ne lui eût-il pas remis en mémoire que « *Celui dont la bouche s'ouvre pour la seule vérité sera stable à jamais, mais que la langue de mensonge subsiste à peine un moment* (1). »

### III. (PAGES 4 ET 13.)

Henri IV n'en fut pas quitte encore au prix de son abjuration. A la suite de ce marché principal viennent s'échelonner de nombreux marchés accessoires. « La politique de l'avènement de Henri IV, dit M. Capefigue, fut toute catholique (2)... Il comprit la situation des esprits, et voilà pourquoi il acheta une à une les provinces et les consciences... » — Il lui fallut payer à Brissac, le gouverneur de sa bonne ville de Paris, une somme de 1 million 600,000 livres, pour que celui-ci lui en ouvrît clandestinement les portes (3). Aussi disait-il quelques jours après, en se chauffant à la cheminée du Louvre, « *qu'on avait vendu à César ce qui appartenait à César.* » (*L'Estoile*,

(1) Prov. XII, 19.

(2) Cet auteur insiste beaucoup là-dessus. Il déclare que l'abjuration de Henri IV fut une « concession nécessaire » à la « société catholique, » une adhésion à la « vieille société, » une affiliation au « système social, » au vieux « système catholique. » (T. VI, *passim*.)

(3) « Et Paris, qui vous devoit ouvrir les murailles, vous a-t-elle pas meuré toutes ses portes?... » (Du Plessis-Mornay, *Lettre au Roy*.)

t. II, p. 10.) « A peine installé à Paris, dit M. L. de Carné (*loc. cit.*), il courait faire visite à Mesdames de Nemours et de Montpensier, adressait des émissaires à tous les princes de Lorraine, et préparait le bilan de toutes les consciences ennemies. Il achetait Rouen de Villars, l'un des plus fougueux ligueurs ; payait un million au duc de Joyeuse, pour Toulouse ; 800,000 livres à La Châtre, pour Orléans ; 400,000 livres à M. de Villeroy, pour Pontoise ; traitait avec le duc de Lorraine au prix de *trois millions*, en assurait *autant* au duc de Lorraine et au duc de Guise. Il achetait plus tard à un prix plus exorbitant encore, la soumission du duc de Mercœur et la pacification de la Bretagne. Il consacrait enfin une somme de plus de *trente-deux millions* de livres à provoquer ces capitulations individuelles dont Sully nous a précieusement conservé le tarif et les quittances. » (*OEcon. roy.*, liv. X). Le Béarnais accepta, durant tout le cours de son règne, les conditions qui lui avaient été ainsi faites, avec une faiblesse « dont il est difficile, ajoute M. de Carné lui-même, de faire honneur à son esprit chevaleresque. »

#### IV. (PAGE 14, note 2.)

Nous nous décidons à reproduire ici, d'après la copie authentique qui se trouve dans un des manuscrits de la bibliothèque impériale (Fonds Dupuy, t. LXXXVIII), le document que l'éditeur des *Mémoires d'Etat de Villeroy* a imprimé, en le mutilant, sous le titre de *Discours au roy par un sien sujet et serviteur* (t. III, p. 26, édit. de 1665, donnée par Du Mesnil-Bazire, avocat au parlement de Paris). Cette pièce, vraiment touchante, est du plus haut intérêt pour la peinture du caractère de Henri IV ; elle contient l'expression « *des plaintes de son pauvre peuple,* »

et le véridique ami qui s'adresse à lui espère que son écrit ne sera point rejeté « pour quelques traits qu'il y tou-  
« che un peu librement, et plus que le malheur de ce siècle  
« flatteur et dépravé ne le permet. » Cet ami, quel est-il ?  
Nous avions tout d'abord eu la pensée que ce pouvait être  
Du Plessis-Mornay lui-même, et cette conjecture acquit  
beaucoup de vraisemblance à nos yeux, lorsque nous ren-  
contrâmes, dans le *Journal de l'Estoile* (au 30 juin 1607),  
entre autres pièces historiques qu'il mentionne comme  
portées sur son inventaire, une *Remonstrance faite par  
M. du Plessis-Mornay, après la conversion du Roy, 1593*.  
La découverte d'une copie contemporaine du document  
lui-même dans la collection Dupuy sembla nous apporter  
une nouvelle confirmation de notre hypothèse, car, dans  
cette copie, le titre est *Remonstrance au roy*, et non plus  
*Discours*, comme dans les *Mémoires de Villeroy*. Mais une  
autre circonstance vint en même temps détruire la proba-  
bilité qui nous paraissait résulter de ces indices concor-  
dants, et tout remettre en doute. En effet, la copie dont  
nous parlons contient une date précise, et ce n'est pas  
celle de 1593, fournie par *L'Estoile*, mais bien celle du  
2 août 1592; en outre, elle était signée des deux initiales  
L. B. La première de ces deux lettres étant contournée,  
nous avions pu au premier abord la prendre pour un T,  
ce qui eût pu signifier Théodore de Bèze; mais un examen  
attentif ne permet pas de douter que ce ne soit une L, de  
telle sorte qu'en dernière analyse l'énigme demeure en-  
tière.

Nous avons collationné notre texte avec le plus grand  
soin, et la version exacte que nous donnons ici pour la  
première fois présente des variantes considérables, si on  
la compare avec celle pleine d'incorrections, d'infidélités  
et de non-sens, qui a été imprimée dans les *Mémoires de*



Villeroy. Nous avons eu à substituer un grand nombre de mots à d'autres , à rétablir la ponctuation , à restituer des phrases et membres de phrases tout entiers. Si , malgré tant de mutilations qui enlevaient à cette vive *mercuriale* une notable partie de sa valeur , on a pu y reconnaître encore un mérite éminent , une grande et forte touche , combien davantage , aujourd'hui qu'elle se présente au complet , ne devra-t-on pas être frappé des rares qualités , des traits pleins de vigueur et de pénétration qui y abondent , de l'austère beauté du caractère huguenot qui s'y déployoit !

#### REMONSTRANCE AU ROY.

SIRE ,

Je me jette aux pieds de votre Majesté , la suppliant de lire vous mesme les plaintes de vos bons et plus fidelles sujets que je vous represente en ce papier , lequel je m'efforceray de faire tomber en vos mains propres , pour n'estre jugé indiscret , puis qu'il y va de votre honneur , et que mon dessein est , non pas de vous blâmer en public , mais de vous donner avis en particulier. Ce sera le genouïl en terre , la larme à l'œil et le cœur ouvert , plein d'un zele à votre service et d'un saint desir de vous voir estably en votre Estat sur les deux fondemens les plus asseurez , la Religion et la Justice. Et croyez, SIRE , que c'est la meilleure et la plus saine partie de vos pauvres sujets qui parle maintenant à vous et se plaint à vous de vous mesmes. La voix de votre peuple est que Dieu a retiré partye de ses benedictions de dessus vous , et qu'il n'accompagne plus vos armes comme il souloit de ses faveurs. C'est là la voix de ce peuple que votre changement est cause de ce changement. Car *qui s'esloigne de Dieu , Dieu s'esloigne de luy*. SIRE , ce sont des paroles que ne pouvez mespriser , sans mespriser et vostre ame et vostre Estat. Car ores qu'un chacun de nous ne doit imputer sa peine qu'à son péché , et ne rechercher la cause de son mal qu'en soy-mesme , si est-ce qu'ayant veu une mutation

en vos mœurs, et tout soudain un revers de fortune, l'on a jugé par l'exemple ordinaire que vos sujets portent la peine de vos fautes. L'exemple en est en David, et en prou d'autres; et les Payens mesmes ont remarqué semblables événements à l'aventure. Et ce sont les trophées de vostre victoire d'Ivry qui vous ont haussé le courage; car c'est environ ce temps là que vostre fortune commença à ravalier. Ce vous estoit plutost un sujet de donner gloire à Dieu et vous humilier sous sa puissante main, puisqu'il est tout apparent que ceste main avoit travaillé pour vous; les hommes y firent peu ou rien, vos gens mesmes commencerent à fuir, et vostre armée estoit moindre de beaucoup. Apres vostre belle victoire de Coutras, et les autres délivrances miraculeuses que Dieu vous donnoit auparavant, vous souliez l'en reconnoistre pour autheur, et luy en rendiez les sacrifices de louange : on ne jugeoit point alors, ou que les prospéritez vous eslevoient, ou que vous perdiez courage pour les adversitez : mais on veit depuis que enflé de tant de victoires, et vous voyant devant la ville capitale de vostre Royaume, accompagné de tous les Princes de vostre sang, et suivy de toute la plus belle Noblesse du monde, vous commençastes à vous appuyer sur le bras de la chair, et dedaigner vos anciens serviteurs, et desquelz vous avez autrefois tiré le sang et la substance. Mesme on dit que ce desplaisir en a traîné quelques uns des plus signalez au tombeau. Vous vous mettez plus que jamais à rechercher les femmes, celles que la chasteté n'a vouées qu'au seul Dieu, vous laissant ainsi emporter aux vanitez et voluptez. Dieu qui vous aimoit, ne vous laissera pas porter bien loing ce péché, car l'honteux événement du siege de Paris en fit la punition. Et sans doute la continuation de ces mesmes offenses (ne mettray les nostres avec les vostres), à cause de tant d'autres affrons, disgraces et mal'heurs qui nous ont reduit à l'extremité où nous nous trouvons aujourd'huy, en laquelle vous avez le plus notable et principal interest, puis qu'il y va de la perte entyère de vous et de vostre Estat.

Hélas! nous faudra-t-il dire de vous ce que l'Escripture dict

des mauvais Princes ? « Dieu donne les Roys en sa fureur. » Vous, dis-je, SIRX, en l'election duquel nous recognoissons tant de moyens divins et si peu de moyens humains : vous, dis-je, SIRX, que vos serviteurs affligez avoient autrefois choisi pour leur protecteur : Vous, sur qui, non pas vos sujets, mais toute la Chrestienté avoit jetté les yeux comme sur un Hercule nouveau qui nous delivreroit de ces monstres tyrans de l'Europe : Vous, dis-je, qui avec une poignée de gens avez acquis tant de trophées et racquis tant de cœurs, que ja portez en vos tiltres et en vos lauriers le surnom de Grand, car il eust este beaucoup plus expédient que n'en eussiez jamais esté honoré, que de vous en voir puis après despouillé avec tant d'ignominie. Un Roy mesprisé des uns et hay des autres, n'est plus que la fable de son peuple et la proie de ses ennemis. Entre les Rois d'Israël Salomon fut le plus sage et le plus accomply Prince, et rien n'approcha oncques de sa gloire, au tesmoignage mesme de Nostre-Seigneur. Toutesfois nous rougissons encore à la honte de sa cheutte. Sur ses vieux jours il fut tellement possédé par les femmes, qu'à leur induction il se fit Payen et Idolatre. Jéhu avoit esté spécialement appellé de Dieu, et oinct par le Prophete pour executer ses jugemens sur Jésabel et la maison d'Acab, néantmoins à la fin de son regne il se dévoya, et finit mal. L'Histoire Romaine nous faict feste des cinq premieres années du resgne de Neron, vous sçavez quel monstre il fut après. Tacite dit de Galba qu'il estoit digne d'estre Empereur s'il n'eust esté Empereur, c'est à dire, qu'il avoit esté jugé tel avant, et non apres son advenement à l'Empire. Un grand nombre d'exemples vous suffira, SIRX, s'il plaist à vostre Majesté prendre le loisir de les méditer. J'accorde que l'amour des femmes est de tant plus supportable qu'il est presque commun à tous les hommes, et propre quasi à tous les grands ; mais les autres desfaux qui se remarquent en vous, si vous ne les corrigez, vous rendront et moins capable de regner, et moins aimable à vos sujets : car tout premier, si vous n'aimez ny ne haïssez, c'est plustost le propre d'une chose insensible ; il faut

detester les vicieux, affectionner les gens de bien, chastier les méchans et recognoistre les bons, en quoy gist la justice de vos loix et l'establissement de vostre Estat. Certainement n'estre point vindicatif n'est pas seulement une exemption de vice, mais je la compteray parmy les vertus les plus signalées d'un Prince, d'autant qu'en un Prince et en tous Grands qui ont moyen de nuire, elle se trouve fort rarement. Mais quel devoir, quelle affection réciproque pouvez-vous attendre de vos sujets si vous ne les aimez ? On tient que celui merite le mieux d'estre aimé qui aime le mieux. Les Philosophes en l'escole disputent que l'amour descend plutôt qu'il ne monte; l'enfant aime son père quand il se void aimé de son père, il n'est rien plus semblable à un père, qu'un Roy, aux enfans que les sujets; or, si vous pardonnez indifferemment à tous vos ennemis, les caressez et recevez comme vous faites à vostre service et amitié esgalement avec ceux qui dès leur jeunesse ont employé leurs moyens et hazardé leur vie pour vous : Que peut-il arriver autre chose de cette impunité, sinon une licence aux méchans de continuer à mal faire, et un mescontentement à vos bons et fidels serviteurs ? Si vous n'aimez rien moins que ceux qui ont couru une même fortune, et qui vous ont apporté dessus leurs espauls de deçà la riviere de Loire, et permettez que leur condition soit pire que sous les feus Rois vos predecesseurs, les esloignans de vos bonnes graces, et de toutes charges et dignitez : Sera-ce pas un sujet de risée aux soldats Ligueurs, sera-ce pas aussi aux bons Catholiques de croire que quand ils vous auront presté l'espaule pour monter sur le throsne de la Royauté, vous leur donnerez du pied au cul comme aux autres ? Car se pourroit-on promettre autre chose d'un homme qui à tous propos quitte ses vieilles amitez pour des nouvelles, qui va si souvent au change de ses affections ?

Vous direz que je sçay bien qu'il n'y a point de défaut de bonne volonté que la crainte de mécontenter aucuns, lesquels à la vérité vous ont tenu le pied sur la gorge jusques icy, quel e

dessein de gagner les autres, ou les retirer au party vous fera mettre vos serviteurs à part pour un temps, mais que vous ne les avez pas oubliez. Pourtant si vous le faictes à ce dessein votre prudence est louable, et nous patissons avec vous, et possedons cependant nos ames en silence : mais si de ceste bonne volonté il ne nous apparoist aucune chose, ny en escript ni en public, ainsi au contraire, si nous voyons que ne les voyez qu'à regret, mesmes que vous osez de leurs Charges ceux qui vous ont fidellement servy, ne leur donnez vous pas des impressions contraires à ce que leur voulez faire croire ; il est plus malaisé de dissimuler l'amitié que la haine, il échappe par fois une parole, une œillade qui descouvre vos affections. Parmy vos bons sujets Catholiques, il y en a qui plaignent plus nostre fortune que vous mesmes, car ils ne sont pas tant naturalisés à mal et nourris en la pauvreté. Nostre premier grief est, de voir Dieu mal servy et par vous, SIRE, et par vos sujets. Par vous premièrement, par ce que c'est de vous que vos sujets doivent prendre exemple de bien faire. Le reglement et reformation d'une maison doit commencer en la personne du pere de famille. Quel reproche, quel opprobre, de voir un Roy de la Religion Réformée, en ses mœurs si difformes ! Vous promettez aux Catholiques Romains de conserver leur religion, et vous n'avez pas soin de conserver la vostre. Aussi je croy qu'ils n'en attendent meshui autre vigilance. David, que volontiers je vous proposeray pour miroir, dit que le zele de la maison de Dieu l'a bruslé, cette maison est l'Eglise de Dieu. Depuis vostre advenement à la Couronne, quelle preuve avez vous donné de vostre ardeur à l'avancement de vostre Religion ? car si avez creu jusques icy que la vostre est la vraye, pourquoy en l'exercice d'icelle vous montrez vous si froid et si remis ? Si vous la pensez fausse, que n'embrassez vous incontinent la Romaine, aussi bien la plus part de vos sujets et d'un et d'autre party vous en font instance, aussi bien dit-on qu'une Messe rendra la paix en France. Que si vous croyez, ce qui est véritable, qu'il n'y ait qu'une Religion chrestienne et qu'une Religion Catho-

lique, mais qu'entre la Papistique il est survenu des disputes et difficultez, que par le laps de temps il s'est glissé des abus, des erreurs et des superstitions en l'Eglise, quel désir avez vous monsté que les difficultés fussent assumées, que les abus fussent retranchez, et que la paix fût remise en l'Eglise; qui avez vous mis en besongne pour cet effect? SIRE, ne pensez pas que vos ennemis mesmes vous en ayent en meilleure estime, car ce sont eux qui vous en donnent le blâme les premiers, et sont bien aises en avoir ce sujet. La piété et la crainte de Dieu, et l'amour de son prochain sont les fruits d'une bonne ame. Les vertus on les aime, et on les admire, SIRE, voire en un Turc, en un Sarrazin, sur ces vertus on fait jugement de toutes les actions du Prince, on y prend augure de la benediction de Dieu : cherchez tout premierement le Royaume de Dieu et toutes autres choses vous seront données comme de surcroist, Dieu fera luy mesme toutes vos affaires, il establira vostre Estat et vous couronnera d'honneur et de gloire. Parmy vos actions; SIRE, on y reconnoist encores d'autres deffauts que nous vous dirons franchement : Pardonnez-moy, SIRE, si nous prenons tant de liberté à vous dire la vérité, la longueur de cette maladie et la violence de vostre mal nous fait perdre patience. Vous avez un Conseil, ou vous ne le tenez point près de vous; ou s'il est près de vous, vous n'y assistez point ou peu, toutes fois c'est là plustost qu'ailleurs que pourrez descouvrir ceux qui vous sont utiles et fideles d'avec les mal-habiles et mal-affectionnez. Vous avez une impression qu'ils sont tous marquez à la marque de la Ligue, comment en jugerez vous sans les connoistre? voire sans les voir; et les voir en la sorte que disoit le Philosophe, « Parle afin que je te voye? » Deux heures d'assiduité la Semaine vous en feroient la raison, un clin d'œil vous en donnera la connoissance, un rayon de soleil les eschaufferoit à vostre service; par vostre esloignement ils se refroidissent, par vostre absence ils prennent une autorité contre vostre autorité, par vostre desdain et remise ils se depitent et presentent l'oreille à un party nouveau, ne vous en prenez pas qu'à vous-

mesmes, dés-ja vous vous trouvez abandonné de la pluspart de vos Officiers et Domestiques : je sçay qu'ils doivent tous service à vostre Majesté et leur sang à la patrie; mais quel courage leur donnez vous de vous rendre ce devoir s'ils demeurent sans moyens et sans dignitez près de vous ? car c'est l'honneur et l'utilité qui les y fait venir, c'est ce qui les y retient pour la pluspart, et ne se trouvera oncques Prince si barbare et inconsidéré, qui ait attendu service des siens, qu'au moins il ne leur ait donné du pain à manger : le peuple ne laisse pas d'estre mangé de charges et tailles insupportables et trois fois plus grandes que ne souloient lever vos Predecesseurs, il ne laisse de souffrir le mal extraordinaire de la guerre et du gendarme. Si vous demandez que devient tout cet argent, c'est bien-fait à vous de le demander, car c'est à vous à le sçavoir, c'est à vous de vous faire représenter ou à ceux qui sont préposés pour vous, l'estat de recepte et despense au vray pour juger quel mesnage y a esté fait. Prenez donc garde, SIR, à ce que font vos Officiers de Finances : Pensez si les Gouverneurs des Provinces, des Villes, voire des plus petites Places, ne sont pas devenus vos Financiers, et s'ils ne disposent pas du plus beau et plus clair de vos deniers à leur plaisir, sous l'ombre qu'aucuns d'eux ont la suprême autorité en vos finances, et si bien que vous n'en estes pas secouru : Vos domestiques meurent de faim, vos estrangers s'en vont sans argent, et chacun est miserable, sinon eux : Enfin ils prennent pied à pied ce qui vous reste de moyen et d'autorité, et comme il vous a esté dit par de plus sages que moy, si vous n'y mettez bien-tost une main, vous verrez en vostre Royaume ce qui s'est veu apres les guerres d'Italie, autant de villes autant de tyrans. SIR, les mauvais ne sont retenus à leur devoir que par la crainte, cette crainte est la terreur des loix, la licence de tout faire gaste mesme les bons bien souvent, vous craignez qu'ils trahissent le party, ou qu'ils vendent vos villes : Il n'y a rien qui les gardera plus de mal faire que la severité des chastimens, et rien ne les induira à faire mal que la molesse de vostre naturel, la crainte que vous avez d'eux

et la facilité à leur pardonner : moins de dommage y auroit-il par cette rigueur (si Justice se doit ainsi nommer) d'en perdre trois ou quatre, que par une douceur mal à propos en hasarder trois ou quatre cents, tout l'Estat. Espargner les méchans, c'est ruiner les gens de bien, trop de clemence a plus perdu d'Estats que trop de rigueur. Vous voulez estre reconnu Roy ? il le faut, il est raisonnable : mais comment voulez vous que vos sujets pensent que vous le soyez, si vous ne le pensez pas vous mesme ? et comment jugerons nous de l'interieur de vos pensées que par l'exterieur de vos deportemens, qui doivent estre pleins de majesté, d'honneur et d'autorité ? En la comedie pour représenter la personne d'un Roy, on fait choix de celui qui sçait mieux faire le Roy et qui a plus de majesté : je dis cecy pour une autre consideration. On s'est apperceu quelquesfois qu'à ceux à qui vous faites bon visage en public, vous les brocardez en vostre cabinet et en faites risée parmy vos plus familiers. Il vous est échappé de dire lors que l'on vous parloit de quelqu'un de vos Officiers relevé de maladie : « il n'estoit pas assez honneste homme pour se laisser mourir. » Cette parole semée parmy les autres, leur a fait croire que vous souhaitez leur mort pour remplir vos parties casuelles : Ce que vous avez dit pour un qui ne valoit gueres a esté recueilly comme si vous l'aviez dit de tous. Les brocards à peine sont-ils supportables en qui que ce soit, mais ils ne sont point plus mal-seants qu'en la bouche d'un Prince. Il se lit en l'Histoire de France de quelques Rois qui se sont mal trouvez de la liberté de médire : toutes les actions du Prince doivent estre composées à la gravité, puis qu'elles sont exposées à la veüe d'un chacun, tout doit paroistre et magnanime et genereux : par fois ils voyent des Ambassadeurs et autres gens negocians vos affaires en païs estrangers, tant de vos sujets que d'autres : leur plainte ordinaire est que vous ne les écoutez point, ou que les escoutez à regret. S'ils faisoient leurs affaires et non les vostres, si n'auriez vous point d'excuse de leur donner audience. J'en sçay d'aucuns et des plus apparens, je dis des derniers Seigneurs qui sont partis de vostre



Royaume, lesquels emportent avec eux ce regret de n'avoir reçu de vous les caresses que leurs services méritoient, cela leur touchoit plus vivement au cœur que le mal de leur bourse vidée par-deça : Au moins, disoient-ils, s'il nous eust contenté de belles paroles, la plupart des hommes, et mesmement les François, se payent de cette monnoye, d'un bon visage de son Prince, d'un accueil gracieux et d'un adieu de mesme; et c'est la monnoye qui seule vous reste aujourd'huy pour les contenter; en l'honneur de Dieu, SIRE, ne la leur épargnez point attendant que vous leur puissiez mieux faire. La vertu la plus propre d'un grand Roy est la libéralité, si vous estes chiche d'un bon visage ou d'une belle parole, jugera-on pas à plus forte raison que vous le serez de vostre bourse? Je ne dis pas que parmy vos Conseillers, vos Officiers, vos serviteurs, il n'y en ait aucun de mauvaise créance, mais qui les doit connoître que vous qui estes leur maistre? Il me feroit beau voir de laisser coucher mon valet en ma chambre et avoir toutes les nuits apprehension qui me voulust couper la gorge; il ne se peut dire que le fassiez à dessein, ou qu'en esperiez quelque utilité. Dieu veuille qu'on ne die point parmy nous, comme on fait déjà parmy vos ennemis, qu'il y a de la foiblesse d'esprit, et que cette debilité de cerveau est encore un effet de ce coup de masse que reçut votre ayeul le comte de Clermont, fils aîné de Saint Louys; le mot *da poco ingegno*, qui est en la lettre intercepte de l'Evesque de Plaisance, montre que les Italiens ne sçavent que trop de nos affaires.

Pour balancer ces défauts avec vos vertus, desquelles vous n'estes pas despourveu, graces à Dieu, l'on couche pour le premier article vostre valeur, vostre hardiesse, laquelle a produit tant de beaux et admirables effets. Et à la vérité, SIRE, c'est ce qui a donné à vostre Majesté plus de nom parmi les peuples estrangers, et qui plus a tenu le cœur de vostre noblesse. Mais voyons si le l'avez point tenu par les hazards, auxquels souvent et sans propos délibéré, vous avez exposé vostre personne, et en vostre personne vostre Estat, jugeons si vous n'avez point

mérité plutôt le nom de Capitaine que de Roy, le nom de Soldat que de Capitaine : aussi est-ce la louange qu'on vous donne plus communément, comme si vostre vie devait un jour fournir aux écrivains de sujet plutôt à faire des romans plutôt que pour écrire une histoire. Autres sont les vertus d'un Roy, autres celles d'un gendarme. Des Roys du vieil temps il y en a eu qui sur toutes perfections sçavaient ou bien batailler ou bien dire. Il fut dit que l'un estoit un baladin, l'autre un bon orateur. Je sçay que la valeur vous est bien seante, je sçay qu'en ce temps il nous estoit nécessaire d'avoir un Roy courageux, mais pardonnez-moi si je vous dis ce mot en l'oreille, la valeur sans prudence approche fort de la temerité, l'âge et l'expérience vous detremperont cette ardeur, laquelle est née en vous et en ceux de vostre nation. Mais il me reste un scrupule, sçavoir si caresser vos ennemis et ceux qui vous ont trahy tant de fois, ceux qui cherchent vostre mort et la ruine de vostre Estat, et au contraire gourmander et desdaigner ceux qui volontairement ployent sous le joug de vostre obéissance, ceux qui tous les jours sacrifient leurs vies pour vostre conservation ; si dis-je ce sont effets d'une vraye generosité de cœur, ou bien s'ils effacent pas le lustre de vostre valeur : car j'avois tousjours oüy dire que le propre d'un grand cœur est de faire tout le rebours de ce vous faites : craignez vos ennemis, vous voila mesprisé, mesprisez vos amis, vous estes odieux, c'est fait d'un Roy hay ou desdaigné.

Nous lisons que souvent les plus grands Roys de France ont perdu cet Estat, au moins l'ont-ils mis au hazard, et que les plus sages et les plus fins l'ont remis et restably. Il ne se lit rien de plus vaillant qu'estoit le Roy Jean, qui perdit la bataille à Poitiers. Il ne se lit rien de plus sage que le Roy Charles cinquiesme, surnommé le Sage, qui regaigna ce que son père avait perdu. Il ne se lit rien de plus fol que Charles siziesme, qui donna son Royaume aux Anglois, et rien de plus fin que Louïs unziesme, qui acheva de l'affranchir de la servitude des Anglois et des Bourguignons. Je sçay que vous aimez mieux ressem-

bler aux deux qui l'ont remis qu'aux deux autres qui l'ont ruiné. Si est-ce que Philippe de Comines (l'histoire duquel le dernier Empereur Charles sçavait par cœur) assure que le Roy Charles le Sage vostre predecesseur ne bougeoit le plus de temps de son cabinet à écrire memoires, faire depescher, prendre avis de son conseil. Louis XI ne montoit pas si souvent à cheval que vous, et avoit toutesfois à faire à d'aussi mauvais garçons que ceux qui vous travaillent aujourd'huy. C'est un erreur populaire semé à dessein parmy nous, que le Roy Philippe ne se mesle aucunement de ses affaires, et qu'il s'en est entierement deschargé sur son Conseil : car il s'en mesle tant qu'il voit luy mesme ses depesches, garde la clef de ses lettres et memoires plus importants, n'en communique à son Conseil qu'autant qu'il a besoin de leur conseil, employe au cabinet du moins quatre heures tous les jours, voyez au reste de quelles armes il vous assaut, de ruses de gueuse et d'argent, et vous ne vous deffendez que de la pointe de vostre espée : Il n'y eut jamais en combat une telle disproportion, les armes sont trop inégales, et néantmoins il faut dire la vérité et en donner la gloire à Dieu, si vostre bon heur ne vous eust si tost abandonné, toutes la finesse et la finance s'en alloient le sujet de vostre gloire, car Dieu suppleoit à vos deffauts par ses benedictions : reste de deux choses l'une, opposer vos ruses à ses ruses, vostre or à son or, ou si vous n'estes bastant, reprenez vos erres de vostre premiere intégrité et recourez au Dieu des armées le grand Dieu des batailles, qui vous fit triompher à Coutras et couronner à Arques : les larmes vous serviront plus que les armes, la plume que le cousteau, et le conseil que la force. Regardez par quel artifice vos ennemis ont bataillé cet Estat : le feu Duc de Guise par ses menées et secrettes intelligences, en somme par son bon esprit et industrie, estoit desja monté au plus haut eschelon de cette Couronne, le moins dont il s'est servy sont les armes et la force, il faut vaincre les cœurs, cette victoire est bien plus utile et bien plus honorable. Prenez garde au chef de vos ennemis, je dis à ce finet le Prince de Parme, voyez si par sa résolution il sçait pas

effectuer ses desseins, et par sa subtilité échapper un mauvais chemin. Les anciens souloient dire que qui ne se fait pas sage et par soy-même et par autrui, est hors d'espoir de guerison. Et un Docteur de l'Eglise dit plaisamment qu'il n'est donné qu'aux enfants de chopper deux fois à mesme pierre. Nous avons fait depuis deux ans plusieurs fois les mesmes fautes et tout par mauvais conseil, et en fait de guerre et en fait d'Estat, et maintenant qu'elles sont faites nous pouvons mieux le dire que les r'habiller. Je m'en rapporte à vous mesme, SIRAZ, qui estes reputé le plus grand Capitaine de nostre temps. Je ne veux ici particulariser tout ce que vos serviteurs et ennemis trouvent à redire en vous; possible que le bon zele de vous et la malice des autres leur en fait dire plus qu'il n'y en a, de moi je le veux croire. Je ne veux pas par ce recit de vos deffauts ramentevoir tous nos malheurs, à peine avons nous du temps assez pour plaindre ceux qui nous arrivent tous les jours : Je ne veux pas vous enseigner icy l'art de bien regner, je suis trop mauvais maistre, les livres en sont trop pleins : un ancien disoit qu'il n'y avait point de meilleurs maistres que les maistres muets, et pour le Prince et pour eux mesmes, car ils sont hors de soupçon de flatterie, et ne craignent point le courroux de celui qui les loue. Seulement je vous diray, SIRAZ, que vous estes le pere de vostre peuple, le chef de vos armées et le medecin de vostre Etat, de vous seul, après Dieu, nous attendons nostre delivrance.

SIRAZ, si c'est un sommeil qui vous avoit assoupy, il est plus que temps de vous esveiller, si c'est une erreur, chassez les images et prenez lumière et instruction de ceux qui vous peuvent donner conseil fidele et salutaire. Après la gloire de Dieu et la conservation de vos peuples, il n'y a rien qui vous doive plus toucher au cœur que le soin de vostre mémoire à l'avenir, que de laisser à la postérité un beau nom, un vray objet de vos loüanges. L'injustice de ceux qui veulent envahir cet Estat et vous voler vostre Couronne, les punitions soudaines que Dieu donne à nos pechez, tant de merveilles faites en vostre personne et par celui qui ne fait guere les choses extraordinaires sans un but,

les prières de tous nos bons voisins, les pleurs et gémissements de tout vostre peuple et prou d'autres considérations me font espérer que finalement Dieu aura pitié de nous et de vous, et que ses verges sont d'un pere et non d'un bourreau. David avoit failly lourdement, il vous laissa le patron de repentance en sept ou huit de ses Pseaumes et en l'histoire de sa vie, il dit luy mesme qu'il n'a point plutôt confessé à Dieu son forfait que par sa bonté vray pardon ne luy ait esté fait : faites de mesme, et le mesme vous arrivera. La faveur de Dieu estant seulement eclipsée, elle apparostro dès l'heure que la rechercherez avec amendement de vostre vie et résolution de suivre bon conseil. Cependant prenez la peine de lire vos faits en cet écrit, et d'y recognoistre partye de vos fautes. Si jamois une belle Dame ne regardoit en sa glace, enfin la crasse luy couvrirait le visage. J'en ay veu aucuns qui ne se plaisoient qu'aux faux miroirs, et qui rendoient leur image plus belle et plus jeune, mais c'estoit pour se tromper soy mesme et se faire mocquer par autrui. Quelques Princes font de mesme, les flatteurs sont leurs pendants d'oreilles, la vérité leur est à contre-cœur? Il en est de vous ainsi. Dieu mercy, vous estes Prince bien né, et nourry en bonne école, et sçay que naturellement vous detestez telles gens. Aussi je me promets que ne rejetterez cet écrit pour quelques traits que j'y touche un peu librement, et plus que le malheur de ce siècle flatteur et depravé ne le permet. Il se lit de quelques Roys et Empereurs Payens qui pardonnoient à ceux mesmes qui leurs disoient injure, et de quelques autres qui se sont desguisés pour oüyr dans la foule ce que leurs sujets trouvoient à redire en eux. Vous êtes plus que tous ceux-là, puisque vous portez ce beau nom de très-Chrestien; et puis qu'ainsi est, faites que vous vous en puissiez vanter comme Tacite faisoit en faveur de Trajan Vespasien : Heureux le siecle auquel il est loisible de penser ce que l'on veut, et dire après ce que l'on a pensé (1). Il faut neantmoins y apporter l'amour et le

(1) C'est la belle parole de Tacite : *rara temporum felicitate, ubi sentire quæ velis et quæ sentias dicere licet.* (Hist. I, 1.)

respect, et Dieu m'est tesmoin que c'est à mon trop grand regret que je vous ay fait ce discours et représenté les plaintes de vostre peuple affligé. Mon encre est destrempée de mes pleurs et mon papier est lavé de mes larmes et puis desseiché du vent de mes soupirs. Ausquels pour faire fin, j'ajoute le souhait du plus profond de mes entrailles, Que nostre Dieu veuille amender vos deffauts, accroistre vos vertus et vous remplir de ses benedictions, au bien de cet Estat, à la paix de vos sujets, et à la ruine de vos ennemis.

Le 2<sup>e</sup> d'aoust 1592, premier de la 4<sup>e</sup> année de vostre règne.

*De vostre Majesté*

Très humble et très obéissant subject  
et serviteur,

L. B.

---

Mais voici qu'en faisant une recherche nouvelle, pour collationner et éclaircir encore ce même document, nous venons d'être amené sur la trace d'une autre copie de l'époque, qui se trouve dans le fonds dit des *Cinq cents* de Colbert, n<sup>o</sup> 11, f<sup>o</sup> 115. Or, cette copie, conforme d'ailleurs à la version qui précède, est ainsi datée : *A Houdan, ce 2<sup>e</sup> d'aoust 1592*; et elle est signée *LE Buisson*, nom qui correspond, comme l'on voit, aux deux initiales L. B. ci-dessus. De plus, une main différente de celle qui a fait la copie, mais très-ancienne aussi, a écrit en tête, à la marge : *De Spina*. Enfin, le morceau est terminé par ces mots : *Ainsi soit-il*.

Tout cela cependant n'est pas encore clair.

Houdan était bien une des églises réformées de la Beauce, mais nous ne sachons point qu'il y ait eu aucun ministre du nom de *Le Buisson*. Ce nom est-il une traduction de

*Spina*, comme paraît l'indiquer la mention manuscrite, et est-ce là un *pseudo-synonyme* de De l'Espine, comme l'a admis M. Capefigue (*Hist. de la Réforme*, etc., t. VI, p. 302)? La formule qui termine la Remontrance dans la copie du fonds de Colbert, semblerait trahir en effet un auteur ecclésiastique, et Jean de l'Espine (ou de *Spina* ou *Spinæus*), qui fut l'un des ministres les plus distingués et les plus recommandables de son temps (V. son article dans le Dict. de Bayle), a effectivement écrit une lettre à Henri IV pour le détourner d'abjurer. Nous avons nous-même publié naguère cette lettre encore inédite (V. le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, t. I, p. 448). Elle a de l'énergie et de la force, mais elle est d'un ton bien différent de la Remontrance; c'est une vraie harangue de ministre huguenot, et, bien qu'elle ne finisse pas par un *Amen*, c'est une espèce de sermon, d'allure un peu empesée, surchargé d'exemples bibliques.

Quoi de plus libre, au contraire; quoi de plus délié et de plus incisif que la Remontrance, toute longue qu'elle est? Il nous paraît peu vraisemblable que les deux pièces soient d'un seul et même auteur. On serait tenté d'attribuer plutôt notre document, en dépit des indices opposés, au vaillant ministre Gabriel d'Amours, celui-là même qui fit la prière avant la bataille de Coutras et rendit les actions de grâces après la victoire, et dont nous avons aussi publié une lettre inédite à Henri, datée du 20 juin 1593, lettre pleine d'une vive éloquence, tout à fait dans le style de notre Discours. Du Plessis Mornay a de ces pages directes et véhémentes, témoin sa *Lettre au Roy* (*Mém. et Corresp.*, t. V, p. 535), écrite à la demande du Roi, morceau capital pour l'étude de la situation respective de Henri IV et du parti réformé, et sur lequel

nous aurons à revenir , pour en faire connaître une version inédite (1). D'Aubigné surtout a de ces vertes apostrophes , mais d'un accent plus acerbe , ce semble ; et d'ailleurs , si par hasard il avait été l'auteur de notre Remontrance , il ne nous l'eût certainement pas laissé ignorer.

Par ces raisons , et malgré les indications que présente le Ms. des *Cinq Cents* de Colbert , nous ne saurions dire avec quelque certitude de qui émane cette pièce , qui demeure à nos yeux le chef-d'œuvre d'un inconnu.

V. ( PAGES 14 et 69 , note 1. )

Il nous paraît opportun de donner , d'après d'Aubigné , le beau discours que cet autre fidèle serviteur tint à Henri IV , pour lui exposer le véritable état des choses , et lui retracer tous les motifs qui devaient l'empêcher de considérer sa conversion comme une nécessité , qui devaient même la lui faire envisager comme une faiblesse et un danger. D'Aubigné était tout à la fois de ceux qui « avaient ( selon ses propres expressions ) bien « mis le fer en besogne , à la tête des vieilles phalanges « huguenottes , » et qui ensuite mettaient en œuvre de « ces plumes bien taillées , qui mènent les esprits aux « pensées. » Le roi de Navarre en avait bon nombre de cette espèce à son service.

« Je veux , dit-il au Roi , que la voie de la vertu soit plus dure et plus longue pour vous faire roi absolu ; mais l'autre qu'on vous monstre ne peut jamais vous rendre souverain. Les craintes d'Italie et de Rome sont de vous voir affermi par vos

(1) Il y représente comment « Sa Majesté a changé de religion en ung instant »..... comment « et par quels degrés on l'a menée à la messe , » et il fait vivement ressortir , dans un ferme exposé des griefs des huguenots , les conséquences de ce qu'il appelle cette « *prétendue* conversion. »



victoires, sachant bien qu'un roi de France qui auroit secoué le joug de Rome, qui pourroit employer l'inutile à la seureté, donner ce qui va aux moines pour les soldats [sans toucher à l'ecclésiastique où il y a ce qu'ils appellent charge d'âmes], tel prince, selon le calcul bien fait, pourroit entretenir trois armées de chacune cent mille hommes et cent canons, ses garnisons fournies, ses officiers bien paieés, le tiers des tailles osté et un million d'or mis tous les ans en trésor. Cette fable d'un tiers parti et la communication qu'ils ont depuis peu de jours avec les Parisiens, et l'importunité qui de là et d'ici vous pressent plus que de coutume, tout cela ne vient que de leurs confusions et de la difficulté qu'ils ont à faire un roi; car il n'y a pas un des prétendans qui ne fasse dire par ses émissaires que, s'il n'est nommé, il sera dès le lendemain vostre serviteur; et ainsi vous feriez la guerre au mari de l'infante avec tous ses rivaux. Ils savent de plus que Paris n'a plus d'oreilles que pour ouïr parler de vostre pitoiable bonté, ni de bouche que pour demander pardon, horsmis ceux qui sont irréconciliables. Le clergé leur est en risée depuis qu'on a fait la monstre générale qu'ils appellent *la drolerie*, et de laquelle mesmes ils font faire des tableaux contre les deffences du légat. La vérité est bien qu'en déclarant le désir de se rendre à vous, ils y adjoustent la clause de vostre changement; mais c'est en disant : *S'il se pouvoit*, et n'espèrent point cela que sur les leçons qu'ils reçoivent d'ici. Le duc de Nemours dit, il y a quelques jours, à un des seize qui parloit du roi de Navare : « Il n'y a plus que les sots qui ne voient bien comment il faut oster cette queue, » et cela en sortant d'un conseil où on avoit estimé les conditions du fils aîné de Lorraine. Vitri en sortant du mesme conseil, en jurant et despitant la causerie : « Il vaut mieux, dit-il, servir le brave huguenot. » Cettui-là et la Chastre, son oncle, sont prests de tendre les mains; fermez-vous, Sire, à voir les fruicts de leur confusion, l'élection d'un roi de paille, et avec ceux qu'ils jetteront dans vostre parti, laissez amasser tout le venin dans une teste, pour en elle trencher tous vos ennemis; et employez le

grand jugement que Dieu vous a donné à voir la différence qu'il y a d'estre rei par la victoire ou par la soumission. *Hist. univ.*, t. III, p. 292-293, liv. III, ch. xxii (édition de 1626, chapitre xxiv. »

## VI.

Après tout ce qui précède, on sera peut-être bien aise de trouver ici quelques détails et documents curieux sur ce qui se passa entre Henri IV et la reine d'Angleterre Elisabeth, au sujet de l'abjuration.

Aussitôt après l'accomplissement de cet acte, le Roi avait dépêché auprès de sa vieille alliée le sieur de Morlans, avec des instructions qui sont datées de Saint-Denis, juillet 1593, et se trouvent au tome XIX des *Cinq Cents* de Colbert, n° 127. Elles portent en substance que Sa Majesté « s'est vue obligée de faire sa conversion, mais qu'elle n'est pas pour cela plus amie du roy d'Espagne, et qu'elle espère bien conserver les bonnes grâces de la dame reine d'Angleterre. » Or, un an auparavant, en septembre 1592, le sieur Du Maurier avait été envoyé à Elisabeth, avec mission « d'avertir ladite dame que l'intention dudit seigneur roy était de ne se départir de la religion de laquelle il avait toujours faict, comme il faisait encore, profession..... » (Fonds *Dupuy*, t. 152.) Il est vrai que, presque en même temps, le cardinal de Gondy et le marquis de Pisani étaient adressés au Pape Clément VIII, avec charge de lui faire entendre un langage tout autre. (*Ibid.* et *Lettres missives*, t. III, p. 674.)

La réponse que provoqua la communication de M. de Morlans existe en copie, non seulement au tome 16 des *Cinq Cents* de Colbert, mais au tome 121 du fonds de Dupuy, et aux archives du Conseil d'Etat de Genève (dossier n° 2183), avec de légères différences. Il y en a

aussi une copie au British Museum ( fonds Cotton , Titus, C. 7, 161 ), d'après laquelle l'auteur de la *Vie d'Elisabeth*, Miss Agn. Strickland, en a donné une traduction. Nous ne croyons pas qu'elle ait encore été publiée en français d'après ces divers textes collationnés. On sait qu'Elisabeth, qui était fort instruite, parlait le français, mais avec une prononciation bizarre, au sujet de laquelle elle n'entendait pas raillerie. On va voir qu'en revanche elle écrivait notre langue avec beaucoup d'expression et de grâce :

*Au Roy de France.*

Ah ! quelles douleurs ! et quels regretz et quels gémissemens j'ay senty en mon âme par le son de telles nouvelles que Morlans m'a contées ! Mon Dieu ! est-il possible qu'aucun mondain respect deubt effacer la terreur que la crainte divine menace ! Pourrons-nous, par raison mesme, attendre bonne sequelle (suite) d'acte si inique ?

Celui qui vous a maintenu et conservé par sa main, pouvez-vous imaginer qu'il vous permist aller seul au plus grand besoing ? Or, est-il dangereux de mal faire pour en faire du bien. Encore espéré-je que plus saine inspiration vous adviendra. Cependant je ne cesserai de vous mettre au premier rang de mes dévotions, à ce que les mains d'Esau ne gastent les bénédictions de Jacob. Et où vous me promettez toute amitié et fidélité, je confesse l'avoir chèrement méritée et ne m'en repentiray, pourvu que ne changiez de père (autrement ne seray pour vous que sœur bastarde de par le père); car j'aimeray tousjours mieux le naturel que l'adopt; comme Dieu le mieux connoit, qui vous guide au droit chemin.

Vostre très-asseurée sœur, SIRE, soit à la vieille mode :  
avec la nouvelle je n'ay que faire.

ELIZABETH R.

La copie du Bristish Museum donne la date de cette lettre, qui est du 12 novembre 1593.

Voici une seconde lettre d'Elisabeth à Henri IV, dont nous ne connaissons qu'une copie, conservée aux Archives du Conseil d'Etat de Genève (*loc. cit.*). Elle doit être antérieure à l'abjuration.

*Au Roy de France.*

Très cher frère, si ainsy puis vous nommer,

Le naturel de tous humains porte imprimé ceste impression que quand devant nos yeux nous voyons l'horrible spectacle d'un prest à noyer nous hastons quelque présent remède pour obvier tel malheur, et si la main n'y sert, nous y adjoustons quelque meilleur moyen : ce qui me pousse pour ne me mettre hors du rang de charitable, vous présenter ce gentilhomme par qui vous entendrés bien au long le discours de mes pensées (1). Que si elles ne sont si sages pour en instruire, si ne laissent-elles tousjours de veiller vostre salut et honneur, et prendrés de bonne part que moi, qui jamais feus née pour simuler, vous use de telle sincérité que mon ame vous a tousjours voué. Je me trouve en argument d'où je ne veoy l'abisme, et tremble à vous veoir plongé en une mer où l'ancre, à grand peine, retiendra la ficheure. Et combien que tout bonheur nous advient par la grâce divine, si est ce que Dieu nous preste les instrumentz d'où nous pourchassons ou nostre ruine ou en acquérons nos ruines. C'est donc la mode d'en user que nous portraict notre fortune. Si nous en abusons, voilà tout gasté. Mais si nous l'accomodons à nostre mieux, toute bonne issue en adviendra. Je vous ay veu abandonner l'occasion quand elle se presenta à vous, voire publiquement près de vostre plus grande ville. La famine vous representa la veüe de sa décadence quand il vous pleut la livrer des grands nombres pour plus les afranchir. Prenés garde de ne faire plus telz traictz. Si autres ne se feussent plus souvenus de

(1) On a écrit en note à la marge : « C'estoit Mons<sup>r</sup> Wylkes, envoyé au Roy à Melun. » Elisabeth avait, en effet, député vers Henri IV sir Thomas Wylkes.

vous que vous de vous mesmes , vous n'eussiez à ceste heure eu besoin d'aide. Je m'estonne que moy que semblés si peu estimer que n'en demander un seul advis en ce que plus urgemment vous presse, vous offre mes meilleurs conseils après le faire. Je confesse que faites prudemment de demander plus tost mes forces que mes discours, vous appuiant plus sur les bras de mes subjectz que sur la teste de leur souveraine. Mais combien que mesprisée, je ne faillirai nonobstant de vous représenter le visage de vostre Estat tel que me semble et selon telz linéamens que je me figure le corps. Et pour n'estre de pucelle bon peintre je veux que la langue de ce porteur le vous tire. Et selon telles figures il vous représentera mes conceptions pour vostre conservation. Ah ! que je feusses assés habile appui ! je me penserois heureusement née contre toutes vos troupes de docteurs. Je prie à Dieu qu'aussy bonne fin vous arrive comme n'en eussiez eu de besoin , si en tant eussiez presté l'oreille à un conseil jamais trahissant mais tousjours fidelle. Pour ce que le temps presse pour cognoistre vostre résolution à chasque article que ce porteur dira et sans laquelle je suis à la fin de mon ouvrage, n'usés trop de délaiz comme desjà j'en ay senti ma part de peur qu'ils ne vous nuisent plus qu'à moy. Tenés moy pour telle qui sens autant de tourment pour vostre mal que pourriés souhaiter, et vous souhaite en hâvre asseuré et libre de mauvais ventz desquels Dieu par sa sainte main vous garde. Donnés je vous prie ferme confiance à ce porteur et ne retardés de vos nouvelles.

Vostre sœur, si ainsy doibz , non bastarde  
qui jamais ne veulx ,

ELIZABETH R.

---

Créanc. -- Imp. de Goinet-Darnault.













Read

114535

DC 122

.9

C4 P4

